VITTORIO EM. III

DO PIZZOFALCONE

A DI MARINA

BIBLIOTECA PROVINCIALE

NAZIONALE
B. Prov.
I
44
NAPOLI
VITT. EM. III

3198

19 a 51

B.P
I
44

Palchetto

Digitized by Google

Digitized by Google

# Bibliothèque

PORTATIVE

de

# L'OFFICIER.

Digitized by Google

# Bibliothèque portative

## DE L'OFFICIER,

### FORMAT IN-32, PAPIER VÉLIN.

---

*Maximes de guerre de Napoléon*, in-32, imprimé par Didot, 1 vol. 2e édit. 1 fr. 50 c.
*Idem*, relié. 2 fr.

BOSSUET. *Discours sur l'Histoire universelle*, 2 vol. br. imp. par Rignoux. 3 fr.
*Idem*, rel. 4 fr.

VERTOT. *Révolutions romaines*, 4 vol. br. imprimés par Rignoux. 6 fr.
*Idem*, rel. 8 fr.

MONTESQUIEU. *De la Grandeur et de la Décadence des Romains*, 1 vol. br. 1 fr. 50 c.
*Idem*, rel., imp. par Rignoux. 2 fr.
Les 7 derniers vol. sont réunis en 1 seul v. in-8°. 12 fr.

*Les Commentaires de César*, édition de Wailly, entièrement revue et corrigée, avec une carte des Gaules représentant les noms anciens et modernes, 2 vol. pap. vélin, imprimés par Didot, br. 5 fr.
*Idem*, rel. 6 fr.

*Stratagèmes militaires et Ruses de guerre*, tirés des auteurs grecs, latins, français et étrangers, tant anciens que modernes. On y a joint des harangues et des discours mémorables, des mots heureux, des traits de bravoure, de grandeur d'ame, etc., 2 vol. pap. vél., imp. par Didot, br. 4 fr.
*Idem*, rel. 5 fr.

*La petite guerre*, ou *Traité des opérations secondaires de la guerre*, par DECKER; traduit de l'allemand par *Ravichio de Peresdorf*, 3 vol. 5 f.

# L'ART
# DE LA GUERRE,

## Poème en six chants,

PAR FRÉDÉRIC-LE-GRAND, ROI DE PRUSSE;

OUVRAGE RETOUCHÉ PAR VOLTAIRE, SOUS LES YEUX DU MONARQUE,

et accompagné d'une Préface, d'Arguments et de Notes,

PAR M. LOUIS DU BOIS,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES DE PARIS, DES DÉPARTEMENTS ET DE L'ÉTRANGER;

ET SUIVI

de l'Ode du Roi de Prusse sur la guerre, et de son Épître à Stil; de la Satire sur la Tactique, et du Poème de Fontenoy, par Voltaire; de l'Épître de Boileau sur le Passage du Rhin, et de l'Ode de Gilbert sur la guerre d'Amérique, etc., etc.

A PARIS,

CHEZ ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1830.

. . . . . Ce héros qui chérit tous les arts;
Qui sur tant de périls fonda sa renommée;
Qui forma, conduisit, ménagea son armée;
Qui fut historien, philosophe, soldat;
Qui t'écrivit en vers la veille d'un combat,
Rima le beau serment de mourir avec gloire,
Vécut, et pour rimer remporta la victoire;
Appauvrit les Saxons, enrichit ses sujets,
Fit toujours à propos et la guerre et la paix;
Aima sans l'estimer l'autorité suprême,
Et sourit sur le trône à la liberté même.

M. J. Chénier, *Ép. à Voltaire.*

IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

# PRÉFACE.

Le grand Frédéric n'avait pas borné son génie et ses occupations au seul art de la guerre, dans lequel il excella; il s'était livré avec beaucoup de succès aux travaux de l'administration, et n'avait négligé ni la musique, ni la philosophie, ni le culte des muses poétiques. Ami de Voltaire, qui lui avait fait préférer la langue de Corneille et de Racine à toute autre, ce fut en français qu'il écrivit ses nombreux ouvrages tant en vers qu'en prose.

Éprouvé par le malheur, fortifié par la philosophie, consolé par les lettres, Frédéric était monté au trône en 1740, à l'âge de 27 ans; bientôt après, vainqueur à Molwitz (1), il était déja un tacticien consommé lorsqu'il gagna les batailles de Hohenfriedberg (2) et de Soor qui préludèrent si brillamment à tant de mémorables exploits. Dès-lors il connaissait donc parfaitement l'art héroïque et fatal dont il devait donner le poétique enseignement.

On sait généralement que le poème de l'Art de la Guerre, composé par ce

(1) Le 10 avril 1741.

(2) Le 4 juin 1745.

prince, le plus grand roi et le plus savant tacticien du dix-huitième siècle, fut retouché par Voltaire, dont on reconnut en effet quelques coups de pinceau, véritables coups de maître qui ont ajouté beaucoup de perfection à cette composition poétique (3).

Jusqu'à Frédéric, qui donna si bien le précepte et l'exemple dans l'art formidable où il ne connaissait pas d'égal, la guerre n'avait été le sujet d'aucun

(3) M. Michaud s'exprime ainsi dans la Biographie universelle, article FRÉDÉRIC, t. XV, p. 575 : « Son ouvrage poétique le plus remarquable est *l'Art de la Guerre*; c'est celui auquel on croit que Voltaire a le plus travaillé.» Nous donnons quelques nouvelles corrections de ce grand poète.

poème didactique, encore bien que ses horreurs, ses hauts faits et ses triomphes eussent été chantés par les plus grands poètes de toutes les nations.

Toutefois l'abbé Desfontaines, dans son Discours sur les Géorgiques de Virgile, avait dit avec raison que « l'art de la guerre peut offrir un heu- « reux champ à la poésie. » Il avait ajouté, pour justifier son opinion, que « ce n'est que pour des objets spirituels « ou relevés que notre langue est fé- « conde en expressions élégantes et « nobles. » Mais cette assertion de l'aristarque anti-voltairien n'avait pas été entendue, et la guerre était restée

un sujet à traiter en vers. C'est que sans doute, pour chanter dignement les règles, les combinaisons, les manœuvres de la stratégie, ainsi que tout ce qui se rapporte à la guerre tout entière,

C'est peu d'être poète, il faut être *guerrier*,

et savoir manier la lance d'Achille comme la lyre de Virgile.

Quoi qu'il en soit, Frédéric avait composé son Art de la Guerre en 1751, car Voltaire lui écrivait le 5 juin de cette année : « j'attends ce « sixième chant de votre Art; j'at- « tends le toit du temple de Mars. « C'est à vous seul à bâtir ce temple, « comme c'était à Ovide de chanter

« l'amour, et à Horace de donner la « Poétique (4). »

Quatre ans après cette époque on livra à l'impression, dans le recueil de l'Académie de Montauban, également sous le titre de l'Art de la Guerre, l'essai d'un premier chant que M. L. M. D. M. composa (en 1755), et dont le Mercure d'octobre repro-

(4) Frédéric avait, à ce sujet, écrit le billet suivant à Voltaire, qui se trouvait alors à Berlin ou à Potsdam : « Je viens d'ac- « coucher de six jumeaux qui demandent « d'être baptisés au nom d'Apollon dans les « eaux d'Hippocrène. La Henriade est priée, « etc.» (Voir cette lettre dans les Notes des Appendices après le poème de l'Art de la Guerre.)

duisit un fragment assez considérable. Cette tentative d'un compatriote de Le Fran de Pompignan annonçait du talent, du patriotisme et de la philosophie. Probablement la modestie et la crainte de se trouver en concurrence avec le grand Frédéric arrêtèrent l'auteur dans son entreprise, qui paraît n'avoir pas eu de suite.

Long-temps après, en 1808, Mr B.-J. Piche fit paraître (5) un poème en huit chants sous le simple titre de La Guerre. Malheureusement cette composition pèche à-la-fois par le plan, les détails et le style : aussi n'a-t-elle pas laissé de traces et ne fut-elle pas

(5) Paris, veuve Nyon, 1 vol. in-8°.

remarquée, même à l'époque où elle parut, quoique nous fussions alors parvenus à l'apogée de notre gloire militaire et tout électrisés d'idées belliqueuses.

Quant au poème du roi de Prusse, il renferme d'heureux détails et de fort beaux vers, tels qu'il les faisait dans son bon temps, lorsqu'il joignait à ses poétiques inspirations le secours des corrections de Voltaire. La marche en est simple et naturelle, comme l'ordonnance en est bien entendue; les vers sont élégants, et quoique sous la plume d'un étranger, le style s'y fait en général remarquer par la propriété des expressions, la justesse

des pensées et la noblesse des périodes. Ainsi l'exécution du poème répond à sa conception, et les détails se rattachent très-bien à l'ensemble sans discordance comme sans effort.

Assurément il est aussi important que curieux de voir quels sont les principes et les conseils d'un prince philosophe qui fut aussi un illustre tacticien (6), et qui opéra de très-grandes choses avec les moyens qu'il créa dans divers genres.

Quelques années après que le

(6) Les belles campagnes de Frédéric ont été le sujet des réflexions de plusieurs écrivains militaires d'un grand mérite, tels que Lloyd, Tempelhoff, Jomini et autres généraux.

poème de l'Art de la Guerre eut été publié, il fut traduit en vers dans la langue dont s'était servi Machiavel pour traiter en prose le même sujet (7): San-Severino, déja connu par un bon ouvrage périodique sur le Génie de la Langue Italienne, fit imprimer au commencement de 1761 une élégante traduction du poème de Frédéric (8); c'est une composition pleine de chaleur et de vie, mais fort

(7) Dell' Arte della Guerra.

(8) L'Arte della Guerra in ottava rima italiana, tratta dal poema francese del filosofo di Sans-Souci, dal signore di San-Severino. Paris, Delormel, 1761, in-8° de 163 p. San-Severino dédia sa traduction au duc de La Vallière.

paraphrasée, par suite du système du traducteur, qui avait préféré l'octave aux vers blancs.

Nous avons dû nous restreindre dans ce que nous eussions pu dire du poème original, puisque le lecteur le trouve ici sous ses yeux; mais nous entrerons dans quelques détails sur la version italienne.

San-Severino dit dans sa préface, écrite avec beaucoup d'esprit et de raison, que, ayant lu l'Art de la Guerre du monarque prussien, il fut frappé d'admiration et conçut aussitôt le projet de le faire passer dans sa langue et de l'offrir à sa patrie, inspiré comme ces enfants, dit-il (9),

(9) « Come fanno, mi si permetta il dirlo,

qui n'ont pas plus tôt découvert quelque chose de précieux, qu'ils courent le porter sur les genoux de leur mère. Le versificateur italien ne se borna pas à une simple traduction en vers libres comme en avaient entrepris Salvini pour son Iliade, Annibal Caro pour son Énéide, Rolli pour son Paradis Perdu, et quelques autres : il s'imposa la difficulté des stances de huit vers, à l'imitation de l'Arioste et du Tasse ; et nous ne voyons pas que cette entrave, tout en forçant le traducteur à la para-

« certi volentierosi pargoletti, i quali, se « per avventura in qualche preziosa materia « inciampano, frettolosi corrono in braccio « alla madre, e gliela gittano in seno. »

phrase, ait nui à la facilité ni même à l'élégance de sa marche. Son style a de l'harmonie, de l'énergie et de la grace, qualités à la vérité qui caractérisent la plus poétique des langues modernes, puisqu'elle réunit à la vigueur pittoresque l'abondance et la mélodie; mais San-Severino n'en a pas moins le mérite d'un beau travail, et il serait injuste de l'attribuer seulement à l'idiome dont il s'est servi. On peut dire de lui qu'il a su sans contrainte

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Nous devons toutefois faire remarquer que, cédant trop à sa grande facilité, et gêné, comme nous l'avons

déja dit, par la nécessité de compléter ses octaves, le poète traducteur a trop souvent paraphrasé (10) son original. Il est vrai que le français est naturellement concis, et que la concision est une des principales qualités du poème de Frédéric.

Pour donner une idée du mérite et des défauts de la version italienne, nous allons citer le fragment suivant qui est tiré du sixième chant :

Voyez à Fontenoy Louis dont l'ame égale,
Douce dans ses succès, soulage les vaincus :
C'est un dieu bienfesant dont ils sont secourus;

(10) Le poème français n'a pas 1600 vers; la traduction en a 2500.

Ils baisent en pleurant la main qui les désarme.
Sa valeur les soumit, sa clémence les charme.
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu.
Si vaincre est d'un héros, pardonner est d'un dieu.

Ces sept vers sont rendus par deux octaves, c'est-à-dire par les seize vers que voici :

Mira Luigi a Fontenoi ricinto
D'eterni lauri, e'l grand' esempio impara.
Mira quell' alma egual in quel recinto
Con qual dolcezza a un vincitor ben rara.
Stende lo scettro al suo rival già vinto.
E a tutti fà minor lor sorte amara.
Lor sembra in quel gran ré vedere un dio
Che sol di recrearli abbia desio.

Essi per parte lor bacian la mano
Che gli disarma, in amoroso pianto:
Se vinti fur dal suo valor sovrano,
Di clemenza gli accoglie un genio santo.
Il sangue ed il furor s'oppone in vano
Di sua bontade al generoso incanto.

Tanto è vero, che ognor' ebbe in costume
Vincer l'eroe, ma perdonare il nume (11).

Nous avons cru devoir joindre au poème de Frédéric, comme formant des appendices agréables à-la-fois et utiles, plusieurs compositions qui sont analogues au sujet de l'Art de la Guerre.

L'une est de Voltaire et est relative au poème que nous réimprimons.

D'autres appartiennent au roi de Prusse lui-même : ce sont son Ode sur la Guerre et son Épître à Stil « sur l'Emploi du courage et sur le vrai point d'honneur ».

(11) Canto VI; stanze 55 et 56.

La belle Épître de Boileau sur le Passage du Rhin, le poème à peu près improvisé dans lequel Voltaire chanta la bataille de Fontenoy, et l'inspiration pindarique de Gilbert sur le combat naval d'Ouessant, viennent ensuite nous rappeler notre gloire nationale.

Nous terminons cette petite collection par la charmante satire de Voltaire sur la Tactique, que tous les amis des beaux vers et de la raison ont relue tant de fois et qu'ils reverront encore ici avec plaisir.

Nous espérons que cette réunion peu volumineuse et bien choisie, sorte de galerie militaire et poé-

tique, sera bien accueillie par les littérateurs, par les jeunes amis des lettres qui forment aujourd'hui l'espoir de la France et de la liberté, et par cette illustre élite de guerriers, honorables vétérans de la gloire et de la patrie, qui ont donné tant et de si nobles exemples du courage civil après avoir signalé si brillamment la valeur militaire.

Notre collection sera pour eux comme un bréviaire patriotique, comme un *venimecum* dans lequel ils retrouveront leurs sentiments et peut-être quelques moments de plaisir, s'il est vrai que, pour les guerriers comme pour les autres citoyens, le

plus agréable délassement de leurs loisirs occupés provient du commerce des Muses :

Primùm dulces ante omnia Musæ (12).

LOUIS DU BOIS.

(12) Virgile, Géorg. II, 474.

*Nota.* Les notes au bas des vers sont de Frédéric lui-même et sont indiquées par des lettres. Toutes les autres sont de l'éditeur.

Digitized by Google

# L'art de la Guerre.

## CHANT PREMIER.

Digitized by Google

## ARGUMENT.

Au jeune prince qui doit régner sur la Prusse.— On ne lui propose point pour modèle Attila, mais Titus, Marc-Aurèle et Trajan. — Invocation militaire aux Muses.— Plan et ordonnance du poème.—Nécessité de passer par les emplois subalternes. — Science des détails. Tactique, ordre, discipline. — Sparte, première école des guerriers. — Rome invincible tant que la discipline de ses armées fit sa force.

Digitized by Google

# L'ART DE LA GUERRE.

## CHANT PREMIER.

Vous qui tiendrez un jour par le droit de naissance,
Le sceptre de nos rois, leur glaive, leur balance;
Vous le sang des héros, vous l'espoir de l'état,
Jeune Prince, écoutez les leçons d'un soldat (1),
Qui, formé dans les camps, nourri dans les alarmes,
Vous appelle à la gloire et vous instruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces soldats, ces canons,
Ne soutiennent pas seuls l'honneur des nations;
Apprenez leur usage et par quelles maximes
Un guerrier peut atteindre à des exploits sublimes.
Que ma muse en ces vers vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les héros,
De leurs talents acquis et de leur vigilance,
De leur valeur active et de leur prévoyance,

Digitized by Google

Et par quel art encore un guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme resserré.

Mais ne présumez pas que, dangereux poète,
Entonnant des combats la fatale trompette,
Ébloui par la gloire, ivre de son erreur,
J'inspire à votre audace une aveugle fureur.

Je ne vous offre point Attila pour modèle:
Je veux un héros juste, un Tite, un Marc-Aurèle,
Un Trajan, des humains et l'exemple et l'honneur,
Que la vertu couronne ainsi que la valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la Victoire,
Plutôt que l'injustice en ternisse la gloire!

O bienfesante paix, et vous, Génie heureux,
Qui sur les Prussiens veillez du haut des cieux,
Détournez de nos champs, des cités, des frontières,
Ces ravages sanglants, ces fureurs meurtrières,
Ces illustres fléaux des malheureux humains.
Si mes vœux sont reçus au temple des Destins,
Consentez qu'à jamais ce florissant empire
Goûte sous votre abri le repos qu'il desire;
Que sous leurs toits heureux les laboureurs contents

Recueillent pour eux seuls les moissons de leurs
champs;
Que sur son tribunal Thémis en assurance
Réprime l'injustice et venge l'innocence;
Que nos vaisseaux légers, fendant le sein des eaux,
Ne craignent d'ennemis que les vents et les flots;
Que, tenant dans ses mains l'olivier et l'égide,
Minerve sur le trône à nos conseils préside.

Mais si d'un ennemi l'orgueil ambitieux
De cette heureuse paix rompt les augustes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous, et que le ciel propice
Soutienne votre cause et venge la justice.
C'est à toi, dieu terrible, à toi, dieu des combats,
A m'ouvrir la barrière; à diriger mes pas;
Et vous, charmantes sœurs, déesses du Permesse,
Gouvernez de ma voix la sauvage rudesse;
Rendez d'un vieux soldat les chants mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux:
J'entreprends de placer, par une heureuse audace,
Le dieu de la victoire au sommet du Parnasse;
Je veux armer vos fronts de casques menaçants.
Ma main ne peindra point le transport des amants,
Leurs peines, leurs plaisirs, leurs larcins, leurs caresses,

Ni des cœurs des héros les indignes faiblesses.
Que le chantre du Pont, dans ses douces erreurs (2),
Vante le dieu charmant qui causa ses malheurs,
Qu'à ses flatteurs accents les Graces soient sensibles:
Je ne vous offrirai que des objets terribles;
Vulcain qui sous l'Etna par ses brûlants travaux
Forge à coups redoublés les foudres des héros;
Ces foudres redoutés entre des mains habiles,
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font dans tous les temps le destin des états.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle,
Qu'inventa dans Baïonne une fureur nouvelle,
Qui du fer et du feu réunissant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort (3).

Au sein de la mêlée, au milieu du carnage,
On verra des héros le tranquille courage
Réparer le désordre, et, prompt dans ses desseins,
Disposer, ordonner, enchaîner les destins.

Avant que de traiter ces matières sublimes,
Il faut vous arrêter aux premières maximes.

Ainsi, quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons
A diriger leur vol au sein des aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
La mère en s'élevant les porte sur son aile.

O vous, jeunes guerriers, qui, brûlant de valeur,
Prêts à vous signaler dans les champs de l'honneur,
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mère,
N'allez point vous flatter, novices à la guerre,
Que vous débuterez par d'immortels exploits;
Commencez sans rougir par les derniers emplois:
Durement exercés dans un travail pénible,
Du fusil menaçant portez le poids terrible;
Rendez votre corps souple à tous les mouvements
Que le dieu des guerriers enseigne à ses enfants;
Tous fermes dans vos rangs, en silence immobiles,
L'œil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
Attentifs à sa voix, s'il commande, agissez;
En mouvements égaux à l'instant exercés,
Apprenez à charger vos tubes homicides;
Avancez fièrement à grands pas intrépides,
Sans flotter, sans ouvrir et sans rompre vos rangs;
Tirez par pelotons en observant vos temps;
Prompts sans inquiétude et pleins de vigilance,

Aux postes dont sur vous doit rouler la défense,
Attendez le signal et marchez sans tarder:
Qui ne sait obéir ne saura commander.

Tel, sous Louis de Bade exerçant son courage,
Finck (*a*) de l'art des héros a fait l'apprentissage.

Des troupes qu'on rassemble en formidables corps,
Les derniers des soldats composent les ressorts;
Ces ressorts agissants, ces membres de l'armée,
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'est ainsi, pour fournir aux superbes jets d'eaux
Que Versailles renferme en ses vastes enclos,
Qu'à Marli s'éleva cette immense machine
Qui rend la Seine esclave et sur les airs domine;
Cent pompes, cent ressorts, à la fois agissants,
Pressent dans des canaux les flots obéissants;
Jusqu'à la moindre roue a sa tâche marquée:
Qu'une soupape cède ou faible ou détraquée,
La machine s'arrête et tout l'ordre est détruit.

(*a*) Le maréchal Finck, mort en 1736.

Ainsi, dans ces grands corps que la gloire conduit,
Que tout soit animé d'un courage docile :
La valeur qui s'égare est souvent inutile;
Des mouvements trop prompts, trop lents, trop incertains,
Font tomber les lauriers qu'avaient cueillis vos mains.

Aimez donc ces détails, ils ne sont pas sans gloire;
C'est là le premier pas qui mène à la victoire.
Dans des honneurs obscurs vous ne vieillirez pas :
Soldat, vous apprendrez à régir des soldats.
Bientôt, chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide,
Vous verrez sous vos lois un bataillon nombreux.
Présidez à sa marche et gouvernez ses feux;
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance,
Charge, tire, recharge, et s'arrête ou s'élance.

Les Prussiens nerveux, tous robustes et grands,
Vainquent leurs ennemis, combattant sur trois rangs;
Sur plus de profondeur leurs rivaux pleins d'audace,
Résistant un moment, leur ont cédé la place.
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal,
Qu'il ne prodigue point son tonnerre infernal,

Que son front hérissé, pointant la baïonnette,
Étonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveler vos combattants altiers:
La mort au champ de Mars moissonne les guerriers.
Pour maintenir l'honneur de ces troupes augustes,
Choisissez avec soin des hommes forts, robustes;
Mars veut que, sans quitter leurs rangs et leurs drapeaux,
Ils portent en marchant les plus pesants fardeaux:
Des corps moins vigoureux, vaincus de lassitude,
N'atteindraient pas la fin d'une campagne rude.
Tels au milieu des bois les chênes sourcilleux
Affrontent les assauts des vents impétueux,
Tandis qu'à leurs côtés le souffle de Borée
Renverse des sapins la tige resserrée.

Tels sont ces hommes forts, ces robustes lions,
Dont il faut repeupler nos braves bataillons.
Si, voulant acquérir une gloire certaine,
Vous aspirez au nom de fameux capitaine,
Des armes connaissez les emplois différents;
A les bien manier exercez vos talents.
Au combat du Lapithe il faut savoir encore

Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure;
Apprenez à dompter la fougue des chevaux:
Qu'un second *Pluvinel* vous montre leurs défauts (4);
Qu'ils sautent les fossés au gré de votre audace.

Accoutumez vos reins au poids de la cuirasse;
Que votre front pressé ne se plaigne jamais,
Lorsque sur lui le casque a sillonné ses traits.
La valeur sans adresse est tôt ou tard trompée:
Exercez votre bras à manier l'épée;
Cette arme redoutable et prompte en ses effets
Épouvante et détruit les ennemis défaits;
Mars daigne l'approuver, il veut dans la bataille
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu, combattant à cheval:
Son vain bruit se dissipe et ne fait point de mal.
Portez, quand il le faut, vos coursiers sur la croupe.
Apprenez dans les champs à ranger votre troupe;
Serrez vos cuirassiers, et que votre escadron,
Des autres peu distant, garde le même front.
Faites-vous enseigner par un guerrier habile
Comme en ces mouvements ce corps devient agile,
Comment en un clin d'œil par ses conversions
Il prend, quitte, reprend d'autres positions,

Se transporte soudain, se forme avec vitesse,
Dans des terrains divers manœuvre avec souplesse,
A l'ordre de ses chefs attentif et soumis,
Sur les ailes des vents fond sur ses ennemis,
Et de son choc serré les pousse et les renverse,
Les poursuit dans les champs, les force et les dispersé.

La Grèce la première a planté nos lauriers :
Sparte fut le berceau, l'école des guerriers;
Là naquirent jadis l'ordre et la discipline;
La phalange aux Thébains a dû son origine.
MILTIADE, CIMON, sage ÉPAMINONDAS,
Vous fîtes des héros de vos moindres soldats :
L'art suppléait au nombre, et l'audace aguerrie
De l'orgueil des Persans vengea votre patrie.
O jour de Salamine! ô jour de Marathon!
C'est vous qui de la Grèce éternisez le nom.
Regardez ce héros, ce roi de Macédoine :
Il donne à ses amis ses biens, son patrimoine;
Mais, riche en espérance et fier de ses vertus,
Il fond sur les Persans, il défait Darius,
Il subjugue l'Asie, et sa forte phalange
Asservit le Granique et l'Euphrate et le Gange.

Des bords de l'Orient le formidable Mars
Dans le sénat romain porta ses étendards.
Ce peuple de guerriers, amoureux des alarmes,
Apprit de ce dieu même à manier les armes;
Il combattit long-temps ses belliqueux voisins;
A le favoriser il força les destins:
Hétrusques et Sabins vaincus par sa vaillance,
Gouvernés par ses lois, accrurent sa puissance.
Fière de ses exploits, l'aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions:
Rome, de ses rivaux imitatrice heureuse,
Tournant contre eux leurs traits, en fut victorieuse;
Ses camps furent changés en d'invincibles forts;
Le Danube les vit et trembla pour ses bords.
Rome ainsi triompha du Germain, de l'Ibère,
De ce peuple farouche habitant d'Angleterre,
De tous les arts des Grecs, des fins Carthaginois,
Des défenseurs du Pont, des grands corps des Gaulois,
Et de tous les états qui composaient le monde.

Mais cette discipline, en victoires féconde,
Qui les fit arriver au point de la grandeur,
Sous les derniers Césars n'était plus en vigueur.
Alors les Goths, les Huns, les vagabonds Gépides,

Moins guerriers que brigands et de pillage avides,
Ravagèrent l'empire en proie à leurs fureurs:
Vainement le Romain chercha des défenseurs,
Et ce puissant état touchant à sa ruine,
Regretta, mais trop tard, l'antique discipline.

Cet art, qui se perdit après un long déclin,
Sortit de son tombeau sous le grand CHARLES-QUINT;
Sous ce guerrier fameux la Castille aguerrie
Fit craindre aux nations sa brave infanterie:
L'ordre l'avait soumise à sa sévère loi;
Mais sa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors, d'un joug honteux rejetant l'insolence,
Exercé par MAURICE à venger son offense (5),
Apprenant à combattre, apprenant à servir,
Le Batave fut libre en sachant obéir,
Et l'exemple imposant de ce grand capitaine
Développa bientôt les talents de TURENNE:
Il apprit aux Français le grand art des héros;
LOUIS, ce sage roi, seconda ses travaux.
Le militaire alors eut ses lois et sa règle;
Mais LOUIS dans sa cour méconnut un jeune aigle,
Fils tendrement chéri de Bellone et de Mars,

EUGÈNE, le soutien du trône des Césars (6).

Sous ce savant guerrier DESSAW, dans son jeune âge,
Fit de l'art des combats le dur apprentissage,
Et les dieux protecteurs des camps autrichiens
Devinrent avec lui les dieux des Prussiens.

Voilà comme en tout temps l'art que je vous enseigne
A soutenu les rois, a maintenu leur règne;
Et si la discipline en est le fondement,
Si sa force soutient ce vaste bâtiment,
Jugez de sa grandeur et de son importance.
On ne peut l'acquérir que par l'expérience.
Malheur aux apprentifs dont les sens égarés
Veulent sans s'appliquer franchir tous les degrés!

Tel était Phaéton, ce jeune téméraire:
A lui prêter son char il contraignit son père;
Sans qu'il sût gouverner des coursiers si fougueux,
Sans savoir le chemin qu'ils tenaient dans les cieux,
Du char de la lumière il prit en main les rênes,
Parcourant égaré des routes incertaines;
La foudre le frappa: du vaste champ des airs
Son corps précipité s'abîma dans les mers.

Téméraires, craignez le sort qui vous menace.
Phaéton périt seul par sa funeste audace;
Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,
Songez que tout l'État doit courir vos hasards.

FIN DU CHANT PREMIER.

# L'art de la Guerre.

## CHANT SECOND.

Digitized by Google

## ARGUMENT.

La castramétation. — Connaissance de l'emplacement. — Nécessité du coup-d'œil militaire, afin de saisir les avantages du terrein, soit pour l'attaque, soit pour la défense. — Avantage des hauteurs, des bois, des marais. — Les corps doivent se soutenir et s'appuyer. — L'art des marches fut le talent de Fabius, de Sertorius, de Montecucculi, de Turenne, etc.

Digitized by Google

# L'ART DE LA GUERRE.

## CHANT SECOND.

---

Quand sur cet univers la Discorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que ses cris furieux excitent ses serpents,
Qu'elle secoue en l'air ses flambeaux dévorants,
Et sur les toits des rois répand leurs étincelles;
Alors, envenimant leurs funestes querelles,
La vanité, l'envie et l'animosité
Chassent de leurs conseils la paix et l'équité;
La vengeance à leurs yeux offre sa douce amorce,
Et tous les démêlés se vident par la force.

Par ses premiers succès le monstre encouragé,
Avide encor de sang quand il en est gorgé,
Invoque par ses cris le démon de la guerre
Et les fléaux cruels qui désolent la terre.

Alors s'ouvrent partout les magasins de Mars,
Les tonnerres d'airain garnissent les remparts,
L'acier battu gémit sur la pesante enclume,
Et l'air est infecté de soufre et de bitume.
Ces immenses cités, où les heureux sujets
Jouissaient des plaisirs des arts et de la paix,
Sont pleines de soldats, de machines et d'armes;
Ces guerriers rassemblés respirent les alarmes;
La trompette guerrière éclate dans les airs:
On n'attend pour agir que la fin des hivers.

La saison des plaisirs, où le dieu de Cythère
Fait respirer l'amour à la nature entière,
Où les mortels en paix se livrent à ses feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux;
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue.
Dès que l'air s'endurcit, que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et serpente en ruisseaux à travers les vallons,
Que les prés émaillés par des fleurs différentes
Présentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes
Que les blés verdoyants embellissent nos champs;
Dès que Flore aux humains annonce le printemps,
Ces guerriers, préparés contre des coups sinistres,

Des vengeances des rois redoutables ministres,
Volent pour s'assembler dans les champs de l'honneur,
Et, tout pleins du desir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légère;
Leurs voisins effrayés appréhendent la guerre;
Et de leurs laboureurs les champs abandonnés
Par des bras étrangers vont être moissonnés.

Vers un lieu désigné cette troupe guerrière
S'assemble pour camper sur un front de bandière.

Sitôt qu'on a choisi les lieux de campements,
On voit tracer, bâtir et croître en peu de temps (7)
Places, maisons, palais de cette ville immense;
L'élite de l'État y tient sa résidence;
Le travail y préside, il élève ces toits
Sans l'aide du ciment, des pierres ni du bois.
Tout soldat est maçon: cet architecte habile
Fait, transporte et refait cette cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquit, de l'art et des talents,
Pour choisir son terrein et pour prendre ses camps:
Cette utile science est surtout estimée.

Voulez-vous par vos soins assurer votre armée?

Formez-vous le coup-d'œil sur des signes certains,
Faites un bon emploi des différents terreins.
Ici vous rencontrez des hauteurs escarpées,
Là des vallons, des champs ou des terres coupées;
Dans des occasions ou des temps différents,
Ils vous serviront tous à soutenir vos camps:
D'eux dépend votre sort quand le combat s'apprête.

Vos troupes font un corps dont vous êtes la tête:
Il faut penser pour lui; ranimer son effort,
Agir quand il repose et veiller lorsqu'il dort.
En vous tous ces guerriers placent leur confiance;
Leurs destins sont commis à votre prévoyance;
Répondez à leurs vœux par votre habileté:
Le soldat de vous seul attend sa sûreté.
Si vous voulez tenter la fortune incertaine,
Avide des combats, campez-vous dans la plaine,
Rien n'y peut empêcher vos divers mouvements;
Placez pour sûreté des corps sur vos devants,
N'éloignez pas les camps des bois et des rivières,
Couvrez de son abri les villes nourricières.
Il faut que votre corps, sur deux lignes rangé,
Occupe son terrein avec art ménagé,
L'infanterie au centre, et surtout sur les ailes

Placez de vos dragons les cohortes nouvelles (8);
Ceux qui par pelotons vont lancer le trépas,
Font le corps de bataille et vos coursiers ses bras :
Des deux côtés sans gêne ils doivent les étendre.
Attentif aux moyens qu'ils ont pour se défendre,
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps :
Dans un terrein contraire ils perdent leurs efforts.

Ces Centaures vaillants dont la course légère
Fait sous leurs pieds adroits disparaître la terre,
Et soulève dans l'air des nuages poudreux,
Ne sauraient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terreins sont égaux pour votre infanterie:
Montagnes, défilés, bois, collines, prairie.
Elle franchit la plaine à grands pas menaçants,
Escalade les monts et les retranchements;
Elle attaque ou défend avec même avantage
Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le printemps un nuage orageux
Gronde, et vomit soudain de ses flancs ténébreux
Les éclairs menaçants, et la grêle et la foudre,
Renverse les épis et les réduit en poudre,

Tels ces braves guerriers par des gerbes de feux
Terrassent l'ennemi, qui s'abat devant eux.

Si votre expérience est déja consommée,
Vous saurez appuyer les flancs de votre armée;
Un bois, une rivière, un village, un marais,
Par leurs difficultés en défendent l'accès:
Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes.
Il terrasse les ours, les lions, les chevaux.
Fièrement attentif à leurs brusques assauts,
Il marche dans l'arène: il s'élance, il s'arrête,
Il refuse les flancs et présente sa tête.
Gravez dans votre esprit ce principe important;
Qui cache sa faiblesse est un guerrier prudent.
Le héros d'Ilion, illustré par la fable,
Achille au talon près était invulnérable:
Vous l'êtes dans vos flancs, donnez-leur un appui,
Ou vous pourrez par eux succomber comme lui.

Le sort peut relever vos faibles adversaires.
Si les événements vous deviennent contraires,
Si leur troupe grossit par des secours nombreux,

Quittez des champs ouverts les postes hasardeux;
Vous suppléerez au nombre, et par votre science
Vous choisirez des camps propres pour la défense,
Dans d'épaisses forêts, sur le sommet des monts,
Ou derrière un torrent placez vos bataillons.

Ce n'est pas encor tout: qu'une route inconnue
Pour sortir de ce poste ouvre une libre issue:
Alors maître absolu de tous vos mouvements,
Vous enchaînez le sort et les événements:
L'ennemi que votre art a su rendre immobile
Consumera sans fruit son audace inutile.

Apprenez à présent comme il faut dans ses camps
Selon les lois de Mars ranger les combattants:
Soutenez par le feu la ligne de défense,
Et de vos bataillons remplissez la distance
Par vos foudres d'airain, dont les coups menaçants
Impriment l'épouvante au cœur des assaillants.

Derrière ces volcans d'où part la flamme ardente
Placez des cuirassiers la cohorte brillante.
Si vos rivaux de gloire, animés par l'honneur,
Percent par votre ligne et forcent sa valeur,

Ébranlez vos coursiers : que la tranchante épée
Du sang des ennemis aussitôt soit trempée.

Ainsi, par l'art du chef le docile terrein
Contre un danger pressant prête un secours certain;
Ainsi l'habileté corrige la fortune;
Mais la prudence est rare et l'audace est commune :
VARRON fut un soldat, FABIUS un héros.

Tel, s'élevant aux cieux, le sommet de l'Athos
Voit le fougueux Borée assembler les nuages;
Il entend à ses pieds éclater les orages;
Son front toujours serein, où se brisent les vents,
Méprise le tonnerre et ses bruits impuissants.

Tel, du haut de son camp bravant le sort contraire,
Un héros de sang-froid voit son fier adversaire
Épuiser contre lui sa frivole fureur.

Si le dieu des combats vous marque sa faveur,
Si du génie en vous brillent les étincelles,
Vous trouverez partout des forts, des citadelles,
Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés,
Postes que la nature a seule ainsi taillés.

L'ignorant voit ces lieux, mais c'est sans les connaître;
Le sage les saisit, ce sont des coups de maître.

Ainsi, dans un lieu fort, le fier Léonidas
Se défendit long-temps avec peu de soldats :
Un monde de Persans aussi fiers qu'inhabiles
Se virent arrêtés au pas des Thermopyles (9);
La Grèce par son art sut confondre Xerxès
Dans le rapide cours de ses brillants succès.

Ainsi, se disputant la victoire et l'empire,
Transportant les hasards d'Ausonie en Épire,
Le héros du sénat, l'idole des Romains,
Du fils d'Anchise un temps balança les destins (10).

Monts de Dyrrachium où Rome était campée,
Vous forçâtes César à respecter Pompée!
Sans risquer le combat, maître de la hauteur,
Le sénat triomphait, Pompée était vainqueur;
Mais, trop facile aux vœux d'une jeunesse ardente,
Lasse de ses travaux, valeureuse, imprudente,
A peine quitta-t-il son poste avantageux,
Que Mars lui fit sentir des destins rigoureux
Dans ce jour décisif, dans ce combat unique,

Où César soumit Rome au pouvoir despotique.

Vous, MONTECUCCULI, l'égal de ce Romain,
Vous, sage défenseur de l'Empire et du Rhin,
Qui tîntes par vos camps, en savant capitaine,
La fortune en suspens entre vous et TURENNE,
Mes vers oublîraient-ils vos immortels exploits?
Ah! Mars pour les chanter ranimerait ma voix.
Venez, jeunes guerriers, admirez sa campagne,
Où ses marches, ses camps sauvèrent l'Allemagne,
Où, se montrant toujours dans des postes nouveaux,
Il contint les Français et brava leurs travaux;
Mais ne présumez pas qu'il se tint immobile.
Quoique un camp vous paraisse une superbe ville,
La guerre veut souvent d'autres positions;
Il faut sur l'ennemi régler ses actions,
Le prévenir partout, occuper un passage,
Marcher rapidement, saisir son avantage,
Se retirer sans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des desseins nouveaux.

Quand par ordre du chef le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps séparés, se mettant en colonne,

Forment en s'avançant quatre corps différents,
L'infanterie au centre, et les coursiers aux flancs.
Sous leurs pieds dans les airs s'élève la poussière.
L'ennemi, qui de loin voit leur troupe guerrière
En replis tortueux couvrir les vastes champs,
Comme aux bords africains ces énormes serpents
Tout armés et couverts d'une écaille brillante,
A cet aspect affreux frissonne d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le trépas.

Quand vous marchez en ordre et prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaisir Bellone vous regarde,
Poussez devant l'armée une forte avant-garde;
Ne l'abandonnez pas, sachez la soutenir,
Ou l'ennemi trop prompt pourrait vous en punir.
Semblable à ce fanal qui précéda Moïse,
Ce corps vous garantit contre toute surprise.

Il est plus d'un moyen pour transporter les camps.
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'ailleurs le besoin vous appelle,
Vos deux lignes alors marchent en parallèle.

Le sort peut quelquefois abaisser les vainqueurs:

Condé s'est vu battu, Turenne eut des malheurs;
Alors il faut céder à ce destin contraire.
On peut en reculant tromper son adversaire:
C'est là que l'art du chef doit se faire admirer;
Si sans confusion il sait se retirer,
Son bagage escorté part et prévient sa perte,
Par un corps qui la suit son armée est couverte,
Et, tandis qu'il garnit le fier sommet des monts,
Ses guerriers rassurés traversent les vallons:
Ce héros gagne ainsi, sans que son nom s'expose,
Un poste avantageux où sa troupe repose.

En passant les forêts et les monts des Germains,
Varus négligea trop le soin de ses Romains;
Il oublia de l'art les règles salutaires:
Ses camps étaient peu sûrs, ses marches téméraires;
Il guida ses soldats en d'affreux défilés,
Où par Arminius ils furent accablés.
Frappé de leur destin, le pacifique Auguste
S'écria dans l'essor d'une douleur si juste:
« O Varus! ô Varus! rends-moi mes légions; »
S'il eût vu les Romains dans leurs positions,
Il aurait plutôt dit : « Général incapable,
« Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable. »

Voilà quels sont de l'art les principes certains
Pour mouvoir de grands corps et choisir des terreins.
De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poste avantageux, une belle retraite,
Décident du destin des rois et des états.
Vous, illustres guerriers, guides de nos soldats,
Apprenez par mes vers les lois de la tactique,
Et par leur théorie allez à la pratique:
Si vous voulez passer sous un arc triomphal,
Campez en Fabius, marchez comme Annibal.

FIN DU CHANT SECOND.

Digitized by Google

# L'art de la Guerre.

## CHANT TROISIÈME.

## ARGUMENT.

Description du Palais de Mars et du Temple de la Gloire. — Beau tableau des secrets de l'art de la guerre.— Qualités propres à former les grands capitaines. — Les statues des favoris de la Victoire ornent l'intérieur du Temple de la Gloire, où se trouvent Alexandre, Scipion, César, Gustave-Adolphe, Condé, Turenne, Villars, le prince Eugène. — Éloge du grand Électeur.

# L'ART DE LA GUERRE.

## CHANT TROISIÈME.

Vous avez parcouru les arsenaux de Mars.
C'est peu d'être enrôlé sous ses fiers étendarts,
C'est peu que d'un soldat le courage s'estime,
Si, maître de son art, il ne tend au sublime.

Suivez-moi dans son temple: observez, pénétrez
Ses mystères divins de la foule ignorés;
Loin des sentiers battus où rampe le vulgaire,
D'un pas sage et hardi marchez au sanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, resserrés,
Teints du sang des héros, d'abîmes entourés?
Sur ce rocher sanglant voyez-vous dans la nue
De ce palais sacré la superbe étendue?

Son faîte est dans l'Olympe au-delà du soleil,
Où des dieux immortels s'assemble le conseil;
Ses fondements d'airain touchent au noir Tartare.

Alecton, la Discorde, avec la Mort barbare,
Ces gardes redoutés de ces lieux effrayants,
Lancent en vain sur vous des regards foudroyants:
La Gloire vous rassure et sa voix vous appelle,
La Gloire ouvre le temple, avancez avec elle.
Je vois les chastes sœurs dans ces parvis sacrés,
Leurs utiles travaux n'y sont point ignorés.
Un compas à la main, j'aperçois Uranie,
Qui, mesurant la terre et sa forme aplatie,
Nous dépeint en petit par ses crayons diserts
Les différents états que contient l'univers;
Chaque point sur la terre a son ordre et sa place;
D'un hémisphère à l'autre elle a marqué la trace;
Sanson avec Vauban, ses dignes favoris (11),
Des novices guerriers cultivent les esprits;
Elle leur montre à tous, sur des cartes guerrières,
Les pays, les cités, les monts et les rivières,
Les forts que l'on doit prendre et ceux qu'on doit laisser,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin c'est Calliope: en caressant la Gloire,
Des rois et des héros elle conte l'histoire;
Ses jeunes auditeurs, attentifs à sa voix,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits,
Et la Muse, en traitant des matières si hautes,
Leur montre à profiter des succès et des fautes.

Voyez-vous la Morale à l'air majestueux
Qui chasse du parvis les cœurs présomptueux?
Elle enseigne aux guerriers d'un ton de voix sévère
Les devoirs de l'honneur et d'un mérite austère,
Condamne l'intérêt et la férocité,
Dans le sein des horreurs prêche l'humanité,
Étouffe dans ses mains les serpents de l'Envie,
Et veut pour l'État seul qu'on prodigue sa vie.

Approchons-nous. Bellone, un glaive dans la main,
Fait tourner sur ses gonds cette porte d'airain
Qui cache pour jamais à tout guerrier vulgaire
Les secrets que le dieu renferme au sanctuaire,
Connus des favoris qu'il place à son côté.

Dans le fond de ce temple entouré de clarté,

Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du génie,
Paraît le dieu terrible en toute sa splendeur.
On voit auprès de lui l'intrépide Valeur,
Le tranquille Sang-froid qui sans crainte s'expose,
Le vigilant Travail qui jamais ne repose,
La Ruse à l'œil malin qui, féconde en détours,
Par ses déguisements se fournit des secours,
Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
S'échappe et reparaît comme un autre Protée.
L'Imagination aux yeux étincelants,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillants projets que Pallas examine.
Plus loin, les yeux baissés et le maintien discret,
On voit l'impénétrable et fidèle Secret;
Son doigt mystérieux repose sur sa bouche,
Ce confident de Mars sait tout ce qui le touche.
Le trône est entouré de lauriers éternels
Qu'il présente lui-même aux demi-dieux mortels,
A ses vrais favoris qui, dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont soumis la victoire.
Couronnes des héros, c'est vous dont les appas
Entraînent les guerriers dans l'horreur des combats:

Les autres passions sont pour vous étouffées.
Dans ce temple brillant décoré de trophées,
Où Mars règle à son gré le sort du genre humain,
Placés dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
On peut des fils du dieu distinguer les statues,
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là sont ces deux héros tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différents degrés,
Le vainqueur des Persans, le vainqueur de Pompée:
La terre de leur nom est encore occupée.
Là paraît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
PAUL ÉMILE, QUINTUS, FABIUS, SCIPION,
Plus loin, le grand HENRI, CONDÉ, VILLARS, TURENNE,
Là MONTECUCCULI, DE BADE, ANHALT, EUGÈNE (12),
L'heureux GUSTAVE ADOLPHE et le GRAND-ÉLECTEUR.

Là, sortant fraîchement de la main du sculpteur,
On voit une statue élégante et nouvelle;
Son front est ombragé d'une palme immortelle:
C'est ce fameux SAXON, le héros des Français (13)
Que la Mort dans son lit abattit de ses traits.

Venez, jeunes guerriers! voici l'Expérience:

Par d'immenses travaux elle acquit la science;
Son front est ombragé de cheveux blanchissants,
Ses membres recourbés cèdent au poids des ans;
Son corps cicatrisé, tout couvert de blessures,
Du temps qui nous détruit affronte les injures;
Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux.

Elle vous fera voir dans la guerre Punique
Par quel coup Scipion sauva Rome en Afrique,
A Carthage effrayée attirant Annibal,
Le força de combattre en son pays natal :
Un général vulgaire, un moins vaste génie,
Satisfait d'accourir aux champs de l'Ausonie,
Peut-être eût défendu son pays ravagé :
Il eût sauvé l'État, mais ne l'eût point vengé.

La Discorde en troublant la maîtresse du monde,
Dans les divers partis en héros fut féconde;
Voyez Sertorius qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer,
Assuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
Arrêter des Romains la valeur aguerrie.
Tant un génie heureux qui possède son art

Du destin de la guerre écarte le hasard!
Un guerrier plus ardent, moins sage et moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le sûr asile,
Eût cherché ses rivaux qui, dans leur camp nombreux,
Amenaient la fortune et Pompée avec eux.

Ici le grand Condé, fils chéri de Bellone,
De la France étonnée assure la couronne;
Il fallait arrêter par des coups éclatants
D'un heureux ennemi les succès trop constants.
Dans ce jour décisif pour l'Espagne et la France,
L'audace du héros fit plus que la prudence:
Un chef plus circonspect et moins entreprenant
N'aurait point hasardé ce combat important;
L'Espagnol, enhardi par le Français timide,
Vers Paris eût poussé sa fortune rapide.

Voyez, du fond du Nord, où règnent les hivers,
Cette flotte étrangère avancer sur nos mers:
Elle porte Gustave et le sort de l'empire;
Des Germains divisés la discorde l'attire,
La prudence le guide, et Mars est avec lui.
De ce peuple opprimé trop dangereux appui!
Il vient, il est armé contre la tyrannie

Dont Vienne menaçait la libre Germanie.
Gustave s'établit sur les bords de la mer
Où Stralsund lui présente un port toujours ouvert;
Là, soit que le destin protége son audace,
Soit que du sort jaloux il sente la disgrace,
Il est sûr des secours qu'arment ses défenseurs,
Pour servir sa fortune ou venger ses malheurs.
Il marche en conquérant, le bonheur l'accompagne,
Il parcourt, il délivre, il dompte l'Allemagne,
Il remet dans leurs droits cent princes outragés;
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vengés,
A ses desseins secrets il fait servir sa gloire.
Si la Parque fatale au sein de la victoire
N'eût arrêté sa course et tranché son destin,
L'Empire aurait nourri deux maîtres dans son sein.
Là, regardez Eugène et sa marche hardie,
Quand l'empire des lis tenait la Lombardie.
Les Alpes au héros préparent le chemin,
Il les franchit; il vole, il délivre Turin.
Marsin, qui défendait une trop vaste enceinte (14),
Vit partout son armée à la fuite contrainte,
Et par ce seul exploit le rapide vainqueur
Rend la triste Italie à son faible empereur.
Suivez ce grand Eugène aux champs de la Hongrie:

Du Danube en sa marche il longe la prairie,
Il assiége Belgrade, et voit les Musulmans
A leur tour l'assiéger dans ses retranchements;
Il pousse ses travaux, il resserre la place;
Du visir téméraire il méprise l'audace,
Il le laisse avancer par un travail nouveau,
Il lui laisse le temps de passer un ruisseau.
Alors, sans balancer, ce fils de Mars s'élance;
Sur eux les cuirassiers fondent en assurance,
Tout fuit devant ses pas; le Turc plein de frayeur
Cède le champ de gloire et Belgrade au vainqueur.

Sortez de l'Élysée, ombre illustre et chérie,
Quittez pour nous des cieux l'immortelle patrie,
D'un regard paternel voyez vos descendants;
De l'art qui vous fit vaincre instruisez vos enfants:
Enfant de ce héros, je vous donne pour maîtres,
Non des guerriers obscurs, mais vos propres ancêtres.

ÉLECTEUR généreux, est-ce vous que je vois?
Vos peuples sont encor tout pleins de vos exploits.
C'est à leurs cris touchants, c'est à leur voix plaintive
Que, du Rhin tout sanglant abandonnant la rive,
L'Elbe vous vit soudain voler à leur secours.

L'État était en proie aux tigres, aux vautours,
Les fiers enfants des Goths ravageaient nos contrées,
Ils brûlaient nos cités au pillage livrées.
WRANGEL, fier d'un succès qui n'avait rien coûté (15),
S'endort dans son triomphe avec sécurité;
La foudre le réveille au bord du précipice,
Un dieu vengeur paraît, un dieu pour nous propice :
Venir, voir, triompher, fut l'ouvrage d'un jour.
Le Suédois, consterné par ce subit retour,
Surpris dans ses quartiers par ce nouvel Alcide,
Veut en vain s'opposer à sa course rapide.
O champs de Fehrbelin, témoins de ses hauts faits,
Vous vîtes les Suédois attaqués et défaits.

Tel, jadis du Très-Haut exerçant la vengeance,
D'un peuple dans ses camps punissant l'arrogance,
L'ange exterminateur frappa les Philistins.

Tel et plus grand encore en ses heureux destins,
GUILLAUME, dans ce jour au-dessus de la gloire (16),
Exerce la clémence au sein de la victoire :
Il pardonne à HOMBOURG dont l'imprudente ardeur (17)
Engagea le combat, séduit par la valeur;

Il fait grace aux captifs, à ces bandes altières,
De l'État désolé cruels incendiaires;
Mais, s'il sait pardonner à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageaient ardent à les bannir,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vers les flots de la mer qui l'avaient apportée.

Ses exploits sont suivis par des exploits nouveaux.
La Prusse à son secours appelle ce héros;
Les rigueurs de l'hiver, les flots couverts de glace,
Au lieu de l'arrêter secondent son audace,
Et Thétis, étonnée au bruit de ces récits,
Voit transporter des camps sur ses flots endurcis;
Il vient, et son nom seul qui répand l'épouvante
Confond des ennemis la fureur insolente;
Il vient, il est vainqueur, tout fuit devant ses pas,
Et sans même combattre il venge ses États.

Ce héros qui jouit d'une gloire immortelle
Doit, nourrisson de Mars, vous servir de modèle.
Sans cesse étudiez, comme cet ÉLECTEUR,
Les différents pays où vous guide l'honneur.
Digérer vos projets c'est remplir votre attente;
L'imagination souvent est imprudente.

Ne comptez jamais seul et sachez supposer
Tout ce que l'ennemi pourra vous opposer;
Vos desseins sont manqués, si par votre prudence
Vous ne pourvoyez point à votre subsistance.

Ce roi, qui des destins éprouva les excès,
N'eût point perdu le fruit de neuf ans de succès,
Si, dans des champs déserts conduisant son armée,
Le czar ne l'eût battue, affaiblie, affamée.

Que le foudre, en secret enfermé dans les airs,
Sur l'ennemi surpris tombe avec les éclairs.
Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais téméraire,
Croyez que rien n'est fait tant qu'il vous reste à faire (18),
Et ne soyez content de vos plus beaux succès
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainsi, lorsque de Dieu la sagesse profonde
Du ténébreux chaos eut arraché le monde,
Il trouva l'Univers, par son souffle animé,
Conforme au grand dessein qu'il en avait formé (19).

FIN DU CHANT TROISIÈME.

# L'art de la Guerre.

## CHANT QUATRIÈME.

Digitized by Google

## ARGUMENT.

Siéges. — Attaque et défense des places. — Le Canon, les Bombes, les Mines. — Hommage à Vauban. — Fortifications. — Embrasement de Magdebourg.

# L'ART DE LA GUERRE.

## CHANT QUATRIÈME.

Lorsqu'au siècle de fer, siècle où naquit le vice,
L'audace du plus fort tenait lieu de justice,
Contre de fiers voisins au pillage excités
On entoura de murs les naissantes cités;
Bientôt, pour asservir des citoyens rebelles,
L'autorité des rois bâtit des citadelles,
On éleva des forts et des remparts nouveaux
Sur la cime des monts, au confluent des eaux;
D'ouvrages menaçants on ceignit les frontières.

Tel que du double rang de ses dents carnassières
Le lion rugissant présente avec fierté
Le terrible appareil au Maure épouvanté;
Tel d'un puissant état la frontière assurée,
Bravant des ennemis la fureur conjurée,

Ralentit leur ardeur par ses puissants remparts.

La guerre en tous les temps fut le premier des arts;
Ainsi que ses progrès cet art eut son enfance.
La Grèce et l'Ausonie, assurant leur puissance,
N'avaient imaginé de plus puissants secours
Que l'épaisseur des murs et la hauteur des tours;
De ces lieux élevés ils défendaient les brèches,
En employant la fronde ou décochant des flèches;
Des pierres écrasaient les soldats assaillants.
Lorsqu'on serrait de près ces défenseurs vaillants,
Lorsqu'on battait un mur par des béliers terribles,
De bitume et de poix les masses combustibles
Tombaient sur la machine, et des traits meurtriers
Perçaient les assaillants malgré leurs boucliers.
Souvent les généraux, lassés d'efforts stériles,
Quittaient pleins de dépit ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce siége fameux
Qui fit périr Priam et ses fils malheureux:
J'honore d'Ilion la poétique cendre,
Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre;
Mais ce sujet si beau par Virgile chanté
Oterait à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuse,
Et METELLE employer la valeur et la ruse
Pour emporter ces murs à force de travaux;
Là, voyez ARCHIMÈDE éluder les assauts,
De la ville et des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains et brûler leurs machines.

Marseille de ses forts jusqu'alors indomptés (20)
Repoussa de César les assauts répétés;
Lassé de ces longueurs, mais sûr de sa fortune,
César soumit Marseille à l'aide de Neptune.
Les siéges des Romains, tous longs et meurtriers,
Suspendaient les destins des plus fameux guerriers.

Long-temps après César, le démon de la guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre;
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux:
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,
Qui, s'élevant aux cieux par une courbe immense,
Redoublent en tombant de poids, de véhémence,
Abîment les cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel vomissent le trépas.

Bientôt de ces remparts le canon homicide,

Avec un bruit affreux et d'un essor rapide,
Au même instant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une masse de fer;
Dans les murs des cités le boulet formidable
Rend à coups redoublés la brèche praticable.

Ces miracles de l'art, à nos jours réservés,
Par le dieu des combats aux siéges approuvés,
Se font par le charbon, le soufre et le salpêtre.

Depuis que ce secret chez nous s'est fait connaître,
L'industrie, inventive, abondante en secours,
Défendit les cités sans élever des tours;
Par des difficultés bien plus ingénieuses,
On évita l'effet de ces foudres affreuses.

Vous, célèbre VAUBAN, favori du dieu Mars,
Vous, le sublime auteur des modernes remparts,
Que votre ombre apparaisse à nos guerriers novices;
Montrez-leur par quels soins et par quels artifices
Vous avez assuré les places des Français
Contre les bras germains et les canons anglais;
Comment votre savoir par des routes nouvelles
A su multiplier les défenses cruelles.

Ces ouvrages rasans, enterrés, protégés,
Ne sont des feux lointains jamais endommagés;
Munis de contre-forts à certaines distances,
Ils sont environnés par des fossés immenses;
Les bastions voisins flanquent les bastions;
Ils tournent vers leur gorge en forme d'oreillons.
Au milieu des fossés et devant les courtines,
Je vois des ravelins chargés de couleuvrines;
Ces ouvrages, coupés par sa savante main,
Par un nouveau rempart disputent le terrein.
Autour de ces travaux, dans un plus vaste espace,
L'enveloppe s'élève, elle couvre la place;
Devant sont des fossés, là le chemin couvert,
La palissade enfin qui montre un front altier,
Et ce glacis sanglant que défend le courage,
Théâtre des combats, théâtre du carnage.
Que d'utiles travaux, de secours étonnants,
L'homme a tirés des arts soumis à ses talents!
Qui ne dirait, à voir les remparts de la France,
Que tout est épuisé dans l'art de la défense?

Non, ne le pensez pas : voyez ces souterrains;
Tout l'enfer s'associe aux fureurs des humains;
Ces glacis sous vos pas contiennent des abîmes;

Le salpêtre et la flamme attendent leurs victimes :
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de sang, de morts, et de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places de nos jours ne sont point imprenables.
Cet art ingénieux, soutien des défenseurs,
Par des secours égaux arme les agresseurs.
L'attaque a sa méthode : un chef expert et sage
A travers les périls s'ouvre un libre passage ;
Il entoure les forts par ses guerriers nombreux.
S'il craint des ennemis les projets hasardeux,
S'il craint qu'un général entreprenant, habile,
Ose forcer son camp et secourir la ville,
La terre se remue, et tous ses combattants
En creusant des fossés font leurs retranchements.
Ceux que Mars a doués de qualités insignes
Dans un terrein étroit ont resserré leurs lignes ;
Un fossé sans soldats ne défend pas ses bords ;
Il faut aux ennemis opposer des efforts
Et ménager de plus une forte réserve.

Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Munissez-vous toujours de vivres abondants,

Et méprisez alors l'effort des assaillants.

Étudiez le faible et le fort de la place,
Et contre elle tournez vos soins et votre audace;
Formez votre dépôt; avancez pas à pas,
Les niveaux à la main, la règle et le compas;
Approchez par détour au pied des citadelles,
Et creusez dans les champs de longues parallèles.
L'airain vomit alors son redoutable foudre;
Bientôt les boulevarts tombent réduits en poudre;
Le tonnerre des forts qui s'élançait sur vous
Est réduit au silence et respecte vos coups.
Dans son chemin couvert, l'ennemi sans asyle
Cède aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile.
Mais vous voilà placé sur ce glacis trompeur,
Dont les volcans cachés impriment la terreur.
Dans ces perfides lieux servez-vous de la sonde;
Découvrez, éventez les mines à la ronde;
Craignez d'un sang trop vif le transport imprudent,
Ménagez vos soldats, hâtez-vous lentement.
Terminez avant tout la guerre souterraine;
Que le mineur caché fouille et perce avec peine,
Que la sappe en avant par des chemins précis
Vous mène en sûreté sur le pied du glacis.

Pour ne point hasarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos assauts près de la palissade;
Alors maître absolu de ce sanglant terrein,
Qu'on y mène d'abord ces tonnerres d'airain;
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent;
A l'aide du sapeur les boulevarts s'écroulent;
On comble les fossés à force de travaux,
Et les assauts cruels succèdent aux assauts.

Souvent dans ces combats les guerriers pleins d'audace,
Poursuivant les fuyards, ont emporté la place.
Ainsi par un effort avec art dirigé,
L'impétueux Français, au combat engagé,
Au pouvoir de Louis fit tomber Valenciennes (21).

Observez le soldat, il faut qu'on le retienne;
Les tigres, les lions sont plus humains que lui
Quand il suit furieux le soldat qui l'a fui;
Si vous ne gouvernez sa cruauté mutine,
Avide de pillage, ardent, sans discipline,
Porté par ses fureurs au comble des excès,
Vous le verrez souillé de meurtres, de forfaits.

Tout général cruel qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui souffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vastes terreins,
Voit ses plus beaux lauriers se flétrir dans ses mains;
La voix de l'univers, contre lui réunie,
Oubliant ses exploits, maudit sa tyrannie.

Tilli, qui combattit pour l'aigle des Césars (22),
De l'éclat de son nom remplit les champs de Mars;
Mais un nuage sombre en obscurcit la gloire,
Son nom fut effacé du temple de mémoire:
De Magdebourg sanglant les lamentables voix (23)
Éternisent sa honte et non pas ses exploits.

Guerriers, retracez-vous cette effroyable image;
Si ma main vous dépeint ces meurtres, ce carnage,
C'est pour vous inspirer l'horreur de ces forfaits.

On porte aux habitants des paroles de paix:
Leur foi par cet espoir fut promptement séduite;
Sous le trompeur appât d'une trève hypocrite,
Tilli les endormit dans les bras du repos.
Morphée avait sur eux répandu ses pavots;
Sur ce puissant rempart qui l'avait défendue

La garde mollement sur l'herbe est étendue;
D'autres pour leurs maisons abandonnent leurs forts.
Un fantôme éclatant, sorti des sombres bords,
De l'olive de paix leur présente la tige:
On l'embrasse, on accourt, enfin tout se néglige.

Tout dort, mais Tilli veille, il dispose ses corps;
Il précède l'aurore, il s'approche des forts;
Sur ces puissants remparts privés de leur défense
L'Autrichien cruel monte sans résistance.
Ah! peuple malheureux qu'un fantôme éblouit,
La trahison approche; elle vient, la paix fuit.
La Mort, l'affreuse Mort paraît dans ces ténèbres,
Et couvre la cité de ses ailes funèbres;
La rage ensanglantée et ses sombres fureurs
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs;
La nature en frémit, et le ciel en colère
Fait en vain dans les airs éclater son tonnerre.

Rien n'arrête Tilli: les soldats effrénés,
A la licence, au meurtre, au crime abandonnés,
Ardents, impétueux, frappent, pillent, égorgent;
Du sang des citoyens ces tristes murs regorgent.

Tilli, tranquille, et fier de ces affreux succès,
Conduit leur cruauté, préside à leurs forfaits.
Ils forcent les maisons, ils enfoncent les temples;
Le moins féroce même imite ces exemples.
Celui qui leur résiste et celui qui les fuit
Ne sauraient éviter le fer qui les poursuit.
Près de sa mère en pleurs l'enfant à la mamelle,
Égorgé sur son sein, tombe et meurt avec elle;
En défendant son fils le père infortuné
Expire sans venger ce fils assassiné.
On ne voit en tous lieux que des objets horribles :
Ces monstres furieux, à la plainte inflexibles,
Dans un asyle saint, inutile en ces temps,
Massacrent sans remords trois cents vieillards tremblants.

On dit, pour échapper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés, par la honte enhardies,
Cherchant dans le trépas un barbare secours,
Dans l'Elbe ensanglanté terminèrent leurs jours.

Mais quel spectacle affreux vient s'offrir à ma vue?
Où courez-vous, cruels? Quelle rage inconnue?
Monstres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux?

Vous êtes des démons et non pas des héros.

Déja sur les palais la flamme se déploie;
Malheureuse cité, tu péris comme Troie.
L'embrasement s'accraît, il gagne en peu de temps;
Il s'élève en tous lieux d'horribles hurlements
De ceux que l'on égorge ou que le feu dévore:
O crimes! ô fureurs que la nature abhorre!

Tels qu'on peint de l'enfer les tourments et les feux,
Ce théâtre d'horreur, ces gouffres ténébreux,
Où du plus faible espoir les sources sont taries,
Les malheureux humains en proie à des furies,
Aux supplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreur environnés:
Tels et plus effrayants dans ces moments funestes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables restes.
Plus d'habitants, de murs, de temples ni d'abris:
La flamme dans les airs éclairait tes débris.

Et de cette cité jadis si florissante,
Que les arts et la paix rendirent si brillante,
Après l'affreux malheur en cette nuit souffert,
De cette ville immense il restait un désert,

Où le soldat cruel, fatigué du carnage,
S'applaudissait encor du meurtre et du pillage;
Et l'Elbe, en s'enfuyant de ces lieux détestés,
Couvrait de corps sanglants ses bords épouvantés.

TILLI fut-il heureux en prenant cette ville ?
La flamme le priva d'une conquête utile;
Magdebourg n'était plus qu'un tombeau plein d'horreur,
Qui, mettant au grand jour l'excès de sa fureur,
En lui représentant tant d'images funestes,
Semblait le menacer des vengeances célestes.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

# L'art de la Guerre.

## CHANT CINQUIÈME.

## ARGUMENT.

Quartiers d'hiver. — Exemples qu'offre l'histoire pour l'instruction des guerriers. — Conservation des armées. — Sûreté des quartiers. — Recrutement. — Approvisionnements.

# L'ART DE LA GUERRE.

## CHANT CINQUIÈME.

---

Pallas qui vous appelle au champ de la victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la gloire,
Qui forme des héros pour toutes les saisons,
Vous marque par mes vers ses prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers, à la fin des alarmes,
Vous sachiez conserver tout l'honneur de vos armes.

Lorsque le froid hiver aux cheveux blanchissants
Des cavernes d'Éole a déchaîné les vents;
Que le fougueux Borée, ennemi du Zéphire,
Sur Pomone et Cérès vient usurper l'empire;
Que les arbres, couverts de glaçons, de frimas,
Des feuilles et des fruits ont perdu les appas;
Que les fleuves gelés demeurent immobiles;
Que les troupeaux nombreux quittent les prés stériles;

Lors enfin que les camps, étendus sur les monts,
Ressentent les rigueurs des rudes aquilons,
Les guerriers sont contraints d'abandonner leurs tentes,
Ils suspendent un temps leurs courses triomphantes;
Malgré toute l'ardeur dont ils sont animés,
Les chefs des deux partis, par l'hiver désarmés,
De l'abri des maisons recherchent les asiles,
Et leurs corps séparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le soldat, aux travaux consacré,
Goûte pendant l'hiver un repos assuré;
La fatigue à la fin l'affaiblit et l'épuise.
L'art peut le garantir contre toute surprise.

Il faut que de gros corps, tout prêts à s'ébranler,
Contiennent l'ennemi qui voudrait vous troubler;
Que des postes divers la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaîne puissante;
Passages, défilés, bois, chemins importants,
Se garnissent d'abord par des détachements;
Sous les ordres d'un chef, un prudent capitaine
Garde cette frontière et préside à la chaîne.
Les agiles dragons, les rapides hussards (24)

Observent l'ennemi, préviennent les hasards,
L'inquiètent sans cesse, et leur avis fidèle
De sa moindre démarche apporte la nouvelle;
Par leurs soins répétés ses desseins reconnus
Sont soudain découverts et soudain prévenus.

Quand sur tous les détails qu'exige la défense
Vous aurez consulté les lois de la prudence;
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux.
Que du froid Orion l'influence sévère
Procure aux combattants une paix passagère,
Leur chef judicieux, loin de rester oisif,
Dans les bras du repos peut se montrer actif.

C'est peu dans vos quartiers d'assurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée;
Il vous faut remplacer ces soldats généreux
Que la mort a ravis à vos drapeaux heureux;
La victoire a coûté; ces ombres immortelles
Veulent des successeurs et des cœurs dignes d'elles:
Dans de nouveaux soldats cherchez un prompt
secours.

Le vulgaire imbécile à vil prix vend ses jours;
Ainsi que le poisson, de nourriture avide,
Est pris par le pêcheur à l'hameçon perfide,
De même par l'appât d'un métal suborneur
On tire de son champ l'indigent laboureur;
Du roi qu'il va servir il ignore l'outrage;
Mais bientôt de la troupe où son destin l'engage
La fière discipline et le courage altier
Font un brave soldat d'un paysan grossier.

Souvent dans l'action le nombre seul décide.
Votre force peut rendre un ennemi timide;
Rassemblez avec soin de rapides coursiers:
Il faut qu'ils soient choisis, ainsi que vos guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux et dociles.

Préparez avec soin tous ces amas utiles
Que Cérès à vos soins s'empresse à présenter:
L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidèle,
Par une maladie à la longue mortelle
Se sent deux fois par jour vivement assaillir;
S'il manque de secours, on le voit défaillir:

Les fils de Galien y perdraient leur science.
Il faut pour les guérir maintenir l'abondance,
Ou, si vous négligez ces devoirs importants,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,
Du fond de ses rochers et de son antre aride,
Ce monstre décharné, la Faim pâle et livide;
Il amène avec lui les maux contagieux,
Le découragement, les cris séditieux,
La faiblesse, la peur, la misère effroyable;
Le sombre désespoir, la mort inexorable,
Et dans ce camp désert, peuplé par des mourants,
Combattrez-vous tout seul des ennemis puissants?

Prévenez ce malheur, préparez-vous d'avance;
Dans vos camps par vos soins amenez l'abondance,
Et préparez ainsi dans les bras du repos
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Tandis que, s'arrangeant pour la naissante armée,
Le chef par ses travaux règle sa destinée,
L'officier généreux, tranquille en ses quartiers,
Dans le sein de la paix joint le myrte aux lauriers;
Sa fidèle moitié, pleine d'impatience,
Oublie entre ses bras les malheurs de l'absence.

O jours! ô doux moments par la crainte achetés,
Après tant de soupirs que l'amour a coûtés,
Quel plaisir de revoir à l'abri des alarmes
L'époux qui fit couler et qui tarit ces larmes,
D'entendre ses exploits, de désarmer ses bras,
Les vengeurs de leur roi, la gloire des combats;
D'attendrir ce grand cœur aux dangers insensible,
De baiser tendrement cette bouche terrible
Qui hâtait des soldats le redoutable effort,
Qui par ses fiers accents précipitait la mort!

Tandis que sur le sein de sa fidèle amante
Se penche du héros la tête triomphante,
Bénissant ses exploits, joyeux de son retour,
On voit autour de lui les fruits de son amour :
L'un baise avec transport ses mains victorieuses,
Et brûle de remplir ces routes épineuses
Où les sages guerriers se rendent immortels;
L'autre serre en ses bras les genoux paternels.
De ces faibles enfants les naïves caresses
A ce père chéri prodiguent leurs tendresses;
Ils tiennent en jouant dans leurs débiles mains
Ce fer trempé de sang, ce fer craint des humains,
Son casque menaçant, sa terrible cuirasse:

Bientôt des pas du père ils vont suivre la trace.

Le dieu du tendre hymen donne à ces vrais amants
Ces biens purs et parfaits, ces doux ravissements
Qui naissent de l'estime, où le cœur participe,
Dont l'amour réciproque est le constant principe,
Agréments inconnus, dans la fleur de leurs jours,
A tous les partisans des frivoles amours.
De ces chastes liens écartant la mollesse,
Ce généreux amant est tendre sans faiblesse;
Son cœur ne connaît point la molle volupté,
Et quand le devoir parle, il est seul écouté.

Dans ces chastes plaisirs, dans cette jouissance,
Compagne du devoir et de la tempérance,
Son corps robuste et sain n'est jamais abattu;
Son amour innocent anime sa vertu;
On le verra bientôt, plein d'une ardeur nouvelle,
Accourir dans ces champs où la gloire l'appelle.

Avant que les hivers finissent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la saison des fleurs,
Aux postes avancés les généraux s'empressent;
Ils forment leurs projets, leurs camps se reconnaissent;

Les élèves d'Euclide arpentent les terreins,
Pour rassembler les corps désignent les chemins.
Le chef, toujours actif, veille sur leur ouvrage;
Il en donne le plan, il en sait l'avantage.
S'il pense à l'avenir, il n'est pas moins prudent
A pourvoir aux besoins qu'exige le présent;
La mère des succès, la sage méfiance,
Dans ses travaux divers soutient sa vigilance;
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort,
A ses sens fatigués donne un nouvel essor;
Souvent elle lui dit : « Craignez votre adversaire,
« Pesez tout ce qu'il fait et tout ce qu'il peut faire;
« Ayez chez l'ennemi, dans ses camps, en tous lieux,
« Autour du général, des oreilles, des yeux
« Qui l'observent partout, qui percent ses mystères,
« Qui sachent ses desseins, ses projets militaires,
« Et n'épargnez jamais pour des avis certains
« Ce métal corrupteur qui séduit les humains.
« Jugez en étranger de vos plans, de vous-même,
« A vos arrangements donnez un soin extrême.
« Croyez-vous vos quartiers en pleine sûreté?
« Sur ces monts fondez-vous votre sécurité?
« Croyez-vous que le corps qui tient cette rivière,
« Qui, défendant son bord, garde votre frontière,

« N'est point dans le péril de se voir insulter?
« Sur vos positions n'allez point vous flatter;
« Ces monts audacieux, dont la terrible chaîne
« Servait de boulevard à la fierté romaine,
« Ces monts, dont on craignait le passage fatal,
« Ne purent arrêter les progrès d'Annibal;
« Soldat laborieux, il vainquit ces obstacles:
« L'audace des héros opère des miracles;
« Il arrive, il descend par de nouveaux chemins,
« Étonne, attaque et bat les généraux romains. »

Vendôme s'assurait sur l'appui des montagnes (25)
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes,
Quand, suivant des chemins inconnus jusqu'alors,
Eugène de l'Adige osa franchir les bords,
Et, non moins vigilant que hardi capitaine,
Brisa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine.
Remarquez ces torrents dans ces tristes saisons:
Le froid les a changés en des ponts de glaçons;
L'ennemi quelque jour, plein d'une noble audace,
Pour forcer vos quartiers en franchira l'espace:
Alors surpris, confus, séparé, consterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,
Un seul moment fatal à vous, à votre armée,

Ravira vos succès et votre renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé;
Ce n'est point pour le mal qui vous est arrivé,
Mais votre troupe, alors interdite et rebelle,
Perd son respect pour vous, sa confiance en elle;
L'abattement succède au désir des combats;
Tout est découragé, le chef et les soldats;
Cet échec après soi traîne de longues suites,
Et l'ennemi vous perd, s'il hâte ses poursuites.

Bournonville battu, mais fier de ses renforts (26),
Du Rhin majestueux passa les larges bords;
Devant lui les Français, sous les lois de Turenne,
Craignaient en reculant les monts de la Lorraine;
Sans consulter son art, sans craindre les revers,
Le Germain se sépare avant les froids hivers,
Il divise son corps, il cantonne en Alsace,
Il hâte par ses mains le sort qui le menace.
Tandis qu'il est flatté par la sécurité,
Que l'aigle des Césars s'endort en sûreté,
Turenne se rassemble au revers des montagnes:
Il les passe, il paraît, il fond dans les campagnes,
Tombe sur Bournonville, enlève ses quartiers,

De ses soldats épars il fait des prisonniers,
Et force le Germain, par cette rude épreuve,
A passer en courant vers l'autre bord du fleuve.

L'hiver peut procurer de rapides succès,
La saison du repos peut hâter vos progrès:
Qu'assemblé par l'audace et par la vigilance;
Vers des corps séparés un corps nombreux s'avance;
Dès qu'il les a surpris, l'ennemi confondu
Le rend victorieux sans avoir combattu.
Que la rapidité se joigne à la conduite:
Dissipez l'ennemi, précipitez leur fuite;
Nos fastes vous diront qu'en tous lieux, en tout temps,
Le destin seconda les chefs entreprenants.

Tel parut aux Saxons le conquérant rapide
Qui couvrait STANISLAS de sa puissante égide (27),
Lorsque, s'abandonnant à ses tendres désirs,
AUGUSTE de Vénus partageait les plaisirs (28)
Avec le tendre cœur de sa jeune maîtresse (29);
Se couronnait de pampre, et, rempli d'allégresse,
Oubliait son devoir, la Pologne et son camp (*b*).

(*b*) Affaire de Pintchoff.

L'Alexandre du Nord l'assaillit à l'instant (30).
Des fêtes de Bacchus il trouble les mystères;
Les bacchantes, l'amour, les guerriers mercenaires,
Tout fuit devant ses pas, et le Saxon chassé
Consent qu'Abdolonyme au trône soit placé (31).

Telle, des régions où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans son vol aperçoit sur la terre
Des montagnes, des bois les jeunes habitants,
Sans crainte des dangers dans la campagne errants,
Elle tombe sur eux, jette des cris de joie,
Et dans son nid sanglant elle emporte sa proie.

FIN DU CHANT CINQIÈUME.

# L'art de la Guerre.

## CHANT SIXIÈME.

## ARGUMENT.

Batailles. — Conceptions militaires. — Batailles rangées. Combats. Affaires d'avant-postes. — Après ces sanglantes scènes, Éloge de la modération, de la clémence et de l'humanité.

# L'ART DE LA GUERRE.

## CHANT SIXIÈME.

Le dieu de la victoire a daigné par ma voix
Enseigner de son art les rigoureuses lois ;
Du métier des héros on a vu l'origine,
Le choix des campements, l'ordre, la discipline,
Comment un chef habile assure ses quartiers,
Et brise les remparts sous ses coups meurtriers.
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage :
Des batailles traçons la redoutable image ;
Montrons, sur cette mer si prompte à s'irriter,
Les dangers, les écueils, l'art de les éviter :
Je vous guide au combat, troupe illustre et guerrière.

Voilà ce champ fameux, voilà cette carrière
Où tant de généraux ont trop tôt succombé,
Où Guillaume bronchait, où Marsin est tombé(32),

Où d'autres, essoufflés, sans force et sans ressource,
N'atteignirent jamais le terme de leur course.

Là s'abattit Pompée, ici finit Pyrrhus,
Là périt Annibal, Mithridate, Crassus;
Des vestiges sanglants de leurs funestes pertes,
De leurs tristes débris les plaines sont couvertes.

Mais dans ces mêmes champs, courant avec plus d'art,
On a vu triompher Alexandre, César,
L'impétueux Condé, le sublime Turenne,
Gustave, Luxembourg, Villars, Maurice, Eugène.

O vous jeunes guerriers touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiscrets;
Dans le nombre d'amants qui courtisent la gloire,
Très-peu sont couronnés des mains de la victoire :
Tel à ses grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ses travaux.

Tel parut le vengeur de la funeste Troie (33).
Contre cent rois ligués sa valeur se déploie;
Diomède est vaincu, les Grecs sont accablés,
Ajax fuit en courroux, ses vaisseaux sont brûlés,

Patrocle excite en vain son courage inutile,
Hector à ce héros prend les armes d'Achille;
Mais le Troyen succombe après tant de bonheur,
Dans le fils de Pélée il trouve son vainqueur.
Du fier rival du Czar voyez la destinée (34),
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.

Si d'aussi grands héros dans les combats experts
Ont terni leurs exploits par de honteux revers,
S'ils sont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'osez-vous espérer, dans l'art de Mars novices,
Dans nos camps par Bellone à peine encor sevrés,
Sur les devoirs d'un chef faiblement éclairés?

Mais malgré mes conseils, dans votre ardeur première,
Comme un coursier fougueux lâché dans la carrière,
Vous brûlez de courir et de vous signaler,
Craignez un fol orgueil qui peut vous aveugler;
Craignez votre amour-propre et ses douces amorces;
Éprouvez avant tout vos talents et vos forces,
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux
Pour l'effort du génie en vous victorieux.

En vain possédez-vous la force d'un athlète,

Qui dans Londres combat au bruit de la trompette,
Admiré par le peuple, applaudi par les sots,
Et de ses bras nerveux terrasse ses rivaux;
Quand vous ressembleriez à ces fils de la terre,
A ces rivaux des dieux qui leur firent la guerre,
Qui pour braver l'Olympe en leur rébellion,
Soulevèrent l'Ossa sur le mont Pélion;
Quand du dieu des combats vous auriez le courage,
Ne vous attendez point à gagner mon suffrage;
Taille, force, valeur, tout est insuffisant:
Minerve exige plus d'un général prudent.

Il faut que son esprit, guidé par la sagesse,
Soit vif sans s'égarer, soit prudent sans faiblesse,
Qu'il agisse à propos; que, maître des soldats,
Il les fasse mouvoir dans l'horreur des combats;
Au désordre à l'instant qu'il porte un prompt remède,
Et ranime le corps qui s'épuise ou qui cède;
Qu'en guerrier prévoyant il prépare de loin
Tous les secours divers dont l'armée a besoin;
Qu'en ressources fécond, toujours infatigable,
Par sa faute jamais le Destin ne l'accable.

Formez-vous donc l'esprit, surtout le jugement:

Attendez tout de vous, rien de l'événement.
Soyez lent au conseil, c'est là qu'on délibère;
Mais, lorsqu'il faut agir, paraissez téméraire,
Et n'engagez jamais sans de fortes raisons
Ces combats où la mort fait d'affreuses moissons.

Les forces de l'état sont en votre puissance,
Des soldats généreux vous guidez la vaillance;
Prompts pour exécuter l'ordre du général,
Ils volent au danger dès le premier signal;
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond sur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe sur un lion, lui déchire le flanc,
Le terrasse, l'abat, s'abreuve de son sang.

Le lendemain, grand Dieu! sur ces champs de batailles
Regardez ces mourants, ces tristes funérailles,
Et, parmi ces ruisseaux du sang des ennemis,
Voyez couler le sang de vos meilleurs amis;
Voyez dans le tombeau ces guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuses victimes,
Leurs parents éplorés, leurs épouses en deuil,
Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueil.

Ah! plutôt que souiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes,
Périssent à jamais les cruels monuments,
Moins dus à vos exploits qu'à vos égarements!
Qui voudrait à ce prix gagner la renommée?

En père bienfaisant conduisez votre armée,
Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfants :
Ils aiment leurs pasteurs et non pas leurs tyrans.
Leurs jours sont à l'état, leur bonheur est le nôtre;
Avare de leur sang, sacrifiez le vôtre.
Tant que Mars le permet il faut les ménager;
Quand le bien de l'état les appelle au danger,
Lorsqu'entre vos drapeaux et ceux de l'adversaire
Il faut savoir fixer le destin de la guerre,
Alors sans balancer, sans chercher de détours,
Disposez, attaquez, et prodiguez leurs jours:
C'est là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuse,
Et qu'ils sauront périr d'une mort généreuse.

Un sage général, dont Bellone est l'appui,
Combat quand il le faut et jamais malgré lui.
Rempli de prévoyance et sûr de sa cohorte,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte;

S'il pense en général, il s'expose en soldat.
Loin de le recevoir, il donne le combat;
Le sort des assaillants est toujours favorable.

L'effort du fier bélier par son choc redoutable
S'ouvre un libre passage et renverse les tours
D'où l'assiégé tremblant croit défendre ses jours;
Le mur long-temps battu cède au poids qui l'enfonce.

Attaquez donc toujours, Bellone vous annonce
Des destins fortunés, des exploits éclatants,
Tandis que vos guerriers seront les assaillants.
Si, malgré tous vos soins, la fortune légère
Passe de vos drapeaux à ceux de l'adversaire,
Opposez aux revers un front toujours serein.
Par votre habileté corrigez le destin;
Des guerriers abattus ranimez le courage,
Montrez-vous ferme et grand tant que dure l'orage:
Comme une sombre nuit par son obscurité
Des feux du firmament relève la clarté,
De même vos malheurs, autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire.
Ne désespérez point, sûr des secours de l'art:
Le sagesse toujours triomphe du hasard.

Si VILLARS fut forcé de se battre en retraite,
Denain de Malplaquet effaça la défaite (35);
Souvent un seul moment répare un long malheur:
De vaincu qu'il était VILLARS devient vainqueur.

On gagne les combats de diverses manières;
Ceux connus sous le nom d'affaires régulières (36)
Nous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des postes retranchés, des hauteurs, des ruisseaux
D'affaires de détail sont les sanglants théâtres;
Le terrein bien choisi les rend opiniâtres.

Voyez-vous dans ces champs en bon ordre avancer
Ces deux corps, au combat tout prêts à s'élancer?
Leur front qui s'élargit s'étend et se déploie.
L'un dans l'instant formé va fondre sur sa proie;
Ces escadrons serrés, d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux;
Dans d'épais tourbillons de foudre et de poussière,
On voit briller de loin la lame meurtrière;
Ils pressent les fuyards par leurs coups dissipés,
Du sang des ennemis leurs glaives sont trempés.

Ici l'infanterie, ayant perdu ses ailes,
Redoute des vainqueurs les attaques cruelles.
Cent tonnerres d'airain vomissent le trépas;
Les corps victorieux s'avancent à grands pas;
Sur leur front menaçant brille la baïonnette;
L'ennemi consterné médite sa retraite;
Des bataillons altiers l'attaquent par le flanc,
Il craint, il cède, il fuit, la terre boit son sang.
Des tubes meurtriers par la poudre enflammée
Lancent au loin la mort sur la troupe alarmée
Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, sans conseil, sans chef, sans étendards.
Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inspire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui se retire,
Le parti triomphant saisit l'occasion:
Il poursuit chaudement le gain de l'action;
Il veut en ce jour même achever son ouvrage.
Ainsi le grand Eugène, à ce fameux village (c)
Où Tallart et Marsin s'étaient si mal postés (37),
D'un effort général donna de tous côtés,
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée;
Blenheim vit des Français l'audace désarmée.

(c) Hochstedt.

Quel nombre de captifs sur ce sanglant terrein !
L'ennemi des Césars fuit jusqu'au bord du Rhin.

Ainsi près d'Almanza quand les lis triomphèrent (38),
Que les lions Bretons à leurs efforts cédèrent,
Au trône de Castille, au trône d'Aragon,
BERWICK par ses exploits plaça l'heureux BOURBON (39).

Voici d'autres combats : là sur cette colline
Dont le sommet au loin sur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers ?
La poussière de loin s'élève dans les airs (40);
L'ennemi marche, il vient, il se forme, il se range,
Il place sur un front sa puissante phalange;
Son terrain se refuse aux efforts des coursiers,
Derrière sa bataille il met ses cuirassiers.
Le chef s'avance seul, il doit tout reconnaître,
Il peut vaincre en un jour par un coup-d'œil de maître,
S'il fait des lieux, des temps un choix prémédité,
S'il prend son ennemi par son faible côté,
De sa droite s'avance un corps d'infanterie;
Elle franchit les monts malgré l'artillerie;

Dans son poste attaqué, renversé, confondu,
L'ennemi se débande et s'enfuit éperdu;
Le désordre est partout, le vainqueur en profite;
Les cuirassiers oisifs volent à la poursuite.

Ainsi le grand Condé fut vainqueur à Fribourg (41),
Ainsi devant son roi, dans un aussi grand jour,
On vit près de Laufelt le valeureux Maurice (42),
En offrant à Pluton le sanglant sacrifice
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts placer ses étendards.

Tel est de nos combats l'ingénieux système.
Tous les camps retranchés sont attaqués de même.
Souvent leurs boulevards sans prudence tracés
Ont de faibles appuis ou de mauvais fossés;
La moitié des soldats tient des lieux inutiles,
Cloués à leurs terreins ils restent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ses corps,
Et peut en liberté diriger ses efforts.

Rien n'arrête un héros quand Bellone le guide;
Si dans un camp choisi son ennemi timide,
Des maux qu'il a soufferts encore épouvanté,

Craint l'effort dangereux du bras qui l'a dompté,
Et se fait du terrein un invincible asile,
Ce héros le contraint par sa manœuvre habile
A donner ces combats qu'il avait évités;
Il marche avec dessein vers les grandes cités;
Il donne à l'ennemi plus d'une jalousie;
Il se prépare, il feint, il tourne, il se replie;
Il paraît menacer trois villes à la fois:
Elles sont dans l'attente et craignent toutes trois.
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur est semée,
De son triste adversaire il affame l'armée,
Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les secours,
Et le force au combat pour prolonger ses jours;
Il faut vaincre ou périr, il n'est plus de retraite.

Le faon ne quitte point la biche qui l'allaite:
Un chef risquera tout plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondants qu'il voit environner.

Lorsque, pour se soustraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un fleuve implore l'assistance,
Et croit vous arrêter par ses rapides flots,
Imitez d'Annibal le plan et les travaux.
Du Rhône les Romains occupaient le rivage:

Il feint, marche plus bas et se fraie un passage;
Il sait joindre la ruse avec l'activité,
Et trompe le consul qui le croit arrêté.
Soutien de mes rivaux, digne appui de ta reine,
CHARLES, d'un ennemi sourd aux cris de la haine,
Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
Je le dois à ton nom comme à la vérité(43).

Ces flots majestueux, cette rivière immense
Qui sépare à jamais l'Empire de la France,
Ces ennemis nombreux qui défendaient ses bords,
S'opposèrent en vain à tes nobles efforts.
Qu'attendez-vous, guerriers, d'un sage capitaine?
Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête LORRAINE;
CHARLES en quatre corps sépare ses soldats,
A l'endroit où Coigny ne s'y préparait pas;
Son pont construit soudain seconde son audace;
Il surprend les Français, il pénètre en Alsace.

Oublierai-je, LOUIS, le grand jour de Tholus(44),
Ces Bataves postés, attaqués et vaincus,
Tes guerriers dans le Rhin sous tes yeux à la nage
Gagnant en combattant l'autre bord du rivage.

C'est à de tels exploits que Mars daigne applaudir,
Un noble enthousiasme y peut seul réussir.

Si votre cœur aspire à la suprême gloire,
Sachez vaincre et surtout user de la victoire;
Le plus grand des Romains par ses succès divers,
Le jour qu'à son pouvoir il soumit l'univers,
Sauva ses ennemis dans les champs de Pharsale.

Voyez à Fontenoi Louis dont l'ame égale,
Douce dans ses succès, soulage les vaincus :
C'est un dieu bienfaisant dont ils sont secourus;
Ils baisent en pleurant la main qui les désarme.
Sa valeur les soumit, sa clémence les charme.
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu.
Si vaincre est d'un héros, pardonner est d'un dieu(45).

Suivez, jeunes guerriers, ces illustres modèles;
Alors la renommée en étendant ses ailes,
Mêlant à ces récits vos noms et vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit la vertu, du haut de l'Empirée,
Retrouvant des héros dignes du temps d'Astrée,

Retrouvant des guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Dans ce temple sacré bâti par l'Innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense.
Là sont tous les esprits dont les savants travaux
Enrichirent l'état, trouvant des arts nouveaux;
Là sont tous les bons rois, les magistrats augustes,
Très peu de conquérants, mais tous les guerriers justes.

Si vous prenez un jour un vol si généreux,
Si vous vous élevez jusqu'au faîte des cieux,
Souvenez-vous au moins qu'une Muse guerrière,
Vous ouvrant des héros la fameuse barrière,
Excitant vos travaux du geste et de la voix,
Par l'appât des vertus a hâté vos exploits.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

# NOTES

du poème

# DE L'ART DE LA GUERRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

# NOTES.

1. Ce jeune prince, neveu du grand Frédéric, est le même qui lui succéda en 1786, sous le nom de Frédéric-Guillaume II. Né le 25 septembre 1744, il avait à peine sept ans lorsque son oncle lui adressait le poème de l'Art de la Guerre. Frédéric-Guillaume fut un prince très médiocre; il vint échouer follement en septembre 1792 dans les plaines de la Champagne, ne tarda pas à se dégoûter de la coalition formée contre les principes de la révolution française, et signa la paix de Bâle (le 15 avril 1795), abandonnant à la nouvelle république la partie de ses états qui occupait la rive gauche du Rhin. Il mourut le 16 novembre 1797, et eut pour successeur Frédéric-Guillaume III, son fils, aujourd'hui régnant.

2. Ovide, qui fut odieusement exilé dans le royaume de Pont, où il mourut. C'est du lieu de son exil que ce poète écrivit ses belles épîtres en vers désignées sous le titre *De Ponto*.

3. Imitation de ces beaux vers de la Henriade, chant VIII, vers 155 :

Cette arme, que jadis pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.

4. Antoine de Pluvinel, auteur de l'Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval, in-fol. L'auteur mourut en 1620.

5. Maurice de Nassau, né en 1567, mort à La Haye en 1625, l'un des plus grands capitaines de son époque : c'est lui qui fonda la république de Hollande. Il avait surtout étudié les mathématiques et l'art des fortifications. On imprima à Leyde en 1615 la Généalogie et les Lauriers de la Maison de Nassau : on y lit avec un vif intérêt le récit des exploits de ce grand homme.

6. François de Savoie, plus connu sous le nom de prince Eugène, né à Paris en 1663, mort à Vienne le 21 avril 1736. Comme Frédéric, il avait peu de goût pour les femmes. Il humilia beaucoup Louis XIV, qui n'avait pas su discerner son mérite et lui avait refusé le commandement d'un régiment. J.-B. Rousseau a chanté les exploits du prince Eugène en vers dignes du héros et du poète.

7. Cette prononciation (*craître* pour *croître*) n'a pas prévalu; Frédéric dit encore à la fin du quatrième chant :

L'embrasement s'accrait.....

8. L'origine des dragons ne date que du dix-septième siècle. Leur nom vient de *tragen* ou *dragen*, *porter*, parce qu'ils sont portés à cheval.

9. Le Pas des Thermopyles : le Passage des Thermopyles. On dit encore le Pas de Calais, un mauvais Pas.

10. Le héros du sénat : Pompée. Le fils

d'Anchise : Jules César, descendant d'Énée, d'après les poètes.

11. Nicolas Sanson, né à Abbeville en 1600, mort à Paris en 1667. Il est véritablement le créateur de la géographie en France. « Ses « cartes sont bien défectueuses, dit le savant « abbé de Longuerue; mais c'est lui qui a com- « mencé, et qui nous a mis en train et en goût « de géographie. Avant lui qu'avions-nous? »

Sébastien Le Prestre de Vauban, né en 1633, mort le 13 mars 1707; il avait été nommé maréchal de France en 1703. Son compatriote Carnot composa l'éloge de ce grand homme en 1783 et remporta le prix proposé par l'Académie de Dijon. Voltaire a dit (Henriade, chant VII, vers 391):

Vauban sur un rempart, le compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.

12. De Bade. Le guerrier illustre dont il est ici question est Guillaume I^er^, margrave de Bade-Bade, né en 1593, mort en 1677. L'em-

pereur Ferdinand III lui confia en 1631 le commandement de l'armée qui était destinée à combattre Gustave-Adolphe, vainqueur à Leipzig et qui marchait vers le Danube.

Anhalt (Antoine Gunther, prince d'), né en 1653, mort le 10 décembre 1714. Connu déja par de beaux faits d'armes, il reçut (en 1703) du roi de Prusse Frédéric Ier le commandement d'un corps de 15,000 hommes que soldaient la Hollande et l'Angleterre.

Le Grand-Électeur est Frédéric-Guillaume Ier, électeur de Brandebourg, qui en 1663 se fit reconnaître duc souverain et indépendant. Le grand Frédéric lui rend incontestablement justice dans ses Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg (partie II, p. 85). La Prusse n'a pris rang parmi les royaumes qu'en 1701.

13. C'est Maurice maréchal de Saxe auquel on fit cette épitaphe :

De combats, de plaisirs tour à tour occupé,
Je pars, je suis vainqueur, je reviens, et je tombe
De mon char sur un canapé,
Et du canapé dans la tombe.

14. **Marsin ou plutôt Marchin. Ferdinand,** comte de Marchin, issu d'une famille liégeoise, fut employé au service de France comme général et comme diplomate. Il commandait la retraite à la bataille d'Hochstedt en 1704. Il fut si affligé d'avoir, quoique malgré lui, donné lieu à la funeste bataille de Turin en 1706, qu'il s'exposa en héros qui veut périr sur le champ de bataille. Ses vœux furent accomplis. Cet homme distingué est une des nombreuses victimes de l'incapacité des ministres.

15. Wrangel (Charles-Gustave), né en Suède en 1613, mort en 1676. Général illustre, il serait injuste de le rendre responsable de la défaite que les Suédois éprouvèrent, entre autres lieux, à Fehrbellin dans le Brandebourg, le 18 juin 1675.

16. **Guillaume. Frédéric-Guillaume Ier, dont il est question dans la note 12 ci-dessus.**

17. **Le prince de Hombourg, qui commandait l'avant-garde prussienne à la bataille de Fehrbellin. « Ce prince, » dit le grand Frédéric**

(dans ses Mémoires de Brandebourg, p. 123), «se laisse emporter à la vivacité de son tempé-« rament et s'engage dans un combat qui aurait « eu pour lui une issue funeste, si l'électeur « (Frédéric-Guillaume Ier), averti du danger qui « le menaçait, ne fût accouru à son secours. »

18. Belle traduction du beau vers de Lucain sur César :

Nil actum reputans si quid superesset agendum.

19. Imitation de ce passage de la Genèse, ch. I, ℣. 31 : «Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona.»

20. Lucain, Pharsale, livre III, décrit en beaux vers le siége de Marseille.

21. Louis XIV prit Valenciennes le 5 avril 1677.

22. Jean Tzerclaès, comte de Tilli, compagnon d'armes du célèbre Wallenstein : tous deux dignes adversaires de Gustave-Adolphe. Tilli mourut de ses blessures le 30 avril 1632.

23. Magdebourg fut pris d'assaut le 9 mai 1631 par le général Tilli. Cette ville infortunée fut réduite en cendres; ses habitants périrent par le fer et dans les flammes. Schiller a peint admirablement ces épouvantables horreurs dans son Histoire de la guerre de Sept Ans.

24. Hussards ou Housards. Cette espèce de corps, d'origine hongroise et polonaise, n'est connue dans les troupes de France que depuis 1692.

25. Vendôme (Louis Joseph, duc de), né en 1654, mort en Espagne le 11 juin 1712. Descendant de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, il se distingua beaucoup en Italie, notamment le 15 auguste 1702 contre le prince Eugène.

26. Dans la campagne de 1672, « Bournonville, qui avait été battu à Holtzheim, avait « ordre de ne plus hasarder d'affaire. Il se peut « aussi qu'il s'opposa aux projets de l'Électeur « par une jalousie personnelle, et afin qu'il « ne fût point dit que le grand génie de ce

« prince réparât les fautes qu'il avait faites par « malhabileté.

« Les Français croyaient n'en avoir pas fiat « assez en regagnant l'Alsace : ils voulurent « affaiblir l'armée impériale, qui leur aurait pu « faire perdre facilement au printemps les avan- « tages qu'ils s'étaient procurés pendant l'hi- « ver : ils suscitèrent pour cet effet des enne- « mis à l'Électeur, qui l'attirèrent par leur di- « version dans ses propres états. » FRÉDÉRIC, Mém. de Brandebourg.

27. Stanislas Leckzinski. La diète de Varsovie, ayant en 1704 déclaré vacant le trône de Pologne, occupé depuis le 27 juin 1697 par Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, élut Stanislas Leckzinski en juillet 1704, sous l'influence de Charles XII et de ses Suédois. Ce fut la source de longs et sanglants débats. Quoique reconnu en 1707 par la France, l'Allemagne et l'Angleterre, et même élu pour la seconde fois en 1733, Stanislas fut forcé de quitter la Pologne cette même année, de re-

noncer au trône en 1736, et de venir se fixer à Nanci, où il mourut à 88 ans le 23 février 1766. C'était un de ses ancêtres (Raphaël III, palatin de Posnanie) qui avait dit les mots fameux cités par J. J. Rousseau : « *Malo periculosam libertatem quam quietum servitium* » (j'aime mieux la liberté avec ses périls, que le repos de la servitude).

28. Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, né en 1670. Il fut élu roi de Pologne en 1697, grâce à un parti puissant qu'il fortifia encore par la présence de dix mille Saxons. « Élevé, dit « Rhulières, dans les préjugés des souverains, « il crut qu'il lui serait facile de régner arbi- « trairement dans un pays en proie au désor- « dre. » Il viola toutes les conditions du pacte qui faisait son droit, et s'aliéna bientôt les cœurs des Polonais. Vainement secondé par les Russes, Charles XII lui déclara qu'il ne donnerait pas la paix à la Pologne avant qu'elle eût élu un autre roi, et ne se borna pas à cette déclaration positive : il le battit le 13 juillet

1702 entre Varsovie et Cracovie. Deux ans après, Stanislas Leckzinski fut élu à la place de Frédéric-Auguste, qui n'en reprit pas moins la couronne en 1709. Rhulières dit encore de ce prince : « Auguste, renonçant au projet d'as-« servir la Pologne par la force, ne chercha « plus qu'à la corrompre et à la séduire.... « Son plus beau régiment de dragons fut don-« né au roi de Prusse en échange de douze « grands vases de porcelaine. » Il mourut le 1er février 1733.

29. La belle comtesse de Konigsmarck, mère du maréchal de Saxe, bâtard comme Dunois et comme Guillaume-le-Conquérant.

**30. L'Alexandre du Nord. Charles XII, dont Voltaire a écrit une brillante et véridique histoire.**

**31. Abdolonyme, roi de Tyr, qu'Alexandre fit remonter au trône. Allusion à la position de Stanislas Leckzinski.**

**32. Guillaume d'Orange, fils de Guillaume II de Nassau et d'une fille de Charles Ier, roi**

d'Angleterre. La noblesse anglaise l'appela au trône en 1688. Ce prince, qui tint long-temps tête aux généraux de Louis XIV, était toujours battu en rase campagne.

33. Le vengeur de Troie : Hector. Le poète rappelle ici le sujet et les héros de l'Iliade.

34. Charles XII.

35. Les Français perdirent la bataille de Malplaquet en 1709 et gagnèrent celle de Dènain le 24 juillet 1712.

36. *Ceux connus* pour *ceux qui sont connus* est une faute de français devenue trop commune de nos jours.

37. Camille d'Hostun, duc de Tallart (et non pas Tallard), maréchal de France; battu et fait prisonnier le 13 auguste 1704 à la bataille d'Hochstedt, que les Anglais désignent sous le nom de Blenheim.

38. Les Français, sous le commandement du maréchal de Berwick, battirent l'archiduc Charles à Almanza le 25 avril 1707.

39. L'heureux Bourbon : le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, devenu roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

40. C'est par négligence que Frédéric fait ici rimer *altiers* avec *airs*, qui ne riment nullement. Il a été dans l'erreur s'il a cru que « *Cæsar est super grammaticam.* »

41. Turenne et Condé battirent les impériaux à Fribourg en Suabe en 1644.

42. Maurice, maréchal de Saxe, dont il a été question dans les notes ci-dessus, battit à Lawfeldt, le 2 juillet 1747, les alliés commandés par le duc de Cumberland.

43. Le prince Charles de Lorraine avait été battu à Soor par Frédéric en 1745.

44. Ce mot est mal orthographié. Boileau et Voltaire ont eu tort aussi d'écrire Tholus, qui d'ailleurs n'était pas une forteresse. Ainsi que nous l'avons remarqué dans nos notes sur les Œuvres de Voltaire (édit. Delangle, tom. xxv, p. 471), « le Tol-Huys signifie en langue flamande une douane, un bureau de péage; et tel

était en effet le lieu fortifié sur la rive gauche du Rhin, au-dessus du fort de Skink, où l'armée française passa le fleuve sans obstacle. »

45: Frédéric traita moins bien Louis XV, quelques années après, dans une ode qu'il avait fait passer à Voltaire en mai 1759. On y lit ces vers qui ont été conservés dans les Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire : (le poète couronné s'adresse aux Français) :

Quoi ! votre faible monarque,
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour;
Lui qui, dédaignant les peines,
Au hasard remet les rênes
De son empire aux abois!
Cet esclave parle en maître;
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois.

Il ignore dans Versailles,
Où son triste ennui l'endort,
Que les combats, les batailles
Du monde fixent le sort.....

FIN DES NOTES.

# APPENDICES

du poème

# DE L'ART DE LA GUERRE.

# STANCES

## A FRÉDÉRIC-LE-GRAND, ROI DE PRUSSE, qui avait écrit à Voltaire qu'il venait d'accoucher de six jumeaux (1).

1751.

Par le cerveau le souverain des dieux,
Selon ma Bible, accoucha d'une fille :
Vos six jumeaux me sont plus précieux.
J'adorerai cette auguste famille.

(1) Voici le billet par lequel Frédéric annonça à Voltaire l'envoi des six chants du poème de *l'Art de la Guerre* : « Je viens d'accoucher de six jumeaux qui demandent « d'être baptisés au nom d'Apollon dans les eaux d'Hip- « pocrène. La Henriade est priée pour marraine ; vous « aurez la bonté de l'amener ce soir à cinq heures dans « l'appartement du père. D'Arget-Lucine s'y trouvera, « et l'Imagination de l'Homme-Machine tiendra les nou- « veaux-nés sur les fonts. »

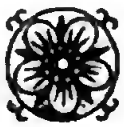
D'Arget était secrétaire de Frédéric; La Métrie, auteur de l'Homme-Machine et de quelques autres ouvrages de ce genre, vivait à la cour de Berlin.

L. D. B.

On vous connaît à leur force, à leurs traits,
A leurs beautés, à leur noble harmonie.
Les élever, cultiver leur génie,
Qui le pourra ? Celui qui les a faits.

Ils sont tous nés pour instruire et pour plaire ;
Ces six enfants sont frères des neuf Sœurs,
Et nous dirons, comme chez nos docteurs :
« Le Fils est Dieu ; nous l'égalons au Père. »

VOLTAIRE.



# LA GUERRE,

## ODE (1).

---

Bellone, jusque à quand ta rage frénétique
Veut-elle désoler nos peuples malheureux ?
Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrents généreux ?
La terre infortunée est livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage,
Et la mer n'aperçoit sur ses immenses bords
Que des naufrages et des morts.

Ce monstre au front d'airain, le démon de la guerre,
Monstre avide de sang et de destruction,
Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre

(1) Cette ode est la cinquième du Recueil des Poésies imprimées en 1760, sous le titre d'*OEuvres du philosophe de Sans-Souci*.

L. D. B.

Que pour l'abandonner à la proscription?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé sa barque;
De ses funestes mains la redoutable Parque
N'a jamais à-la-fois rompu tant de fuseaux
Où tenaient les jours des héros.

La Discorde barbare, encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, agitant ses serpents,
De l'antique chaos sombre et farouche amante,
Ébranle la nature et poursuit les vivants.
Elle guide leurs pas d'abîmes en abîmes;
Le désespoir, la mort, la trahison, les crimes,
Complices et vengeurs de ces cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.

Quel transport inouï, quel nouveau feu m'anime?
Un dieu subitement s'empare de mes sens;
Apollon me possède, et son esprit sublime
Va prêter à ma voix ses immortels accents.
Que l'univers se taise aux accords de ma lyre:
Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire;
Apaisez les transports de vos sens agités
Pour recevoir ces vérités.

Vous, juges des humains, vous nés dieux de la terre,
Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers!
Si vos bras menaçants sont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire;
Ces humains sont vos fils, ayez un cœur de père:
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc
Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent, à son devoir fidèle,
Défend et garantit son troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup et la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé;
Quand le tyran des bois s'échappe et prend la fuite,
Son troupeau se repose et paît sous sa conduite,
Et s'il trait ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre et bon monarque.
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque;
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits;
Ce n'est point de leur sang qu'il achète la gloire;
Il laisse à ses vertus le soin de sa mémoire.

Tels furent ces héros : Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines.
L'ambition fatale allume ce flambeau;
De l'univers entier vous faites des ruines,
Et la terre se change en un vaste tombeau.
Quelle scène tragique étale ce théâtre!
L'Europe, à ses enfants trop cruelle marâtre,
De l'Asie étonnée arme le puissant bras,
Pour les dévouer au trépas.

La Sibérie enfante un essaim de barbares;
Les froids glaçons du Nord, mille fiers assassins.
Je les vois réunis, Caspiens et Tartares,
Marcher sous les drapeaux bataves et germains.
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus assez de place:
La fureur des combats vous guide sur les mers,
Pour troubler un autre univers.

Quitte enfin le séjour de la voûte azurée,
Déesse dont dépend notre félicité.
O Paix, aimable Paix, si long-temps désirée,

Viens fermer de Janus le temple redouté;
Bannis de ces climats l'intérêt et l'envie;
Rends la gloire aux talents, à tous les arts la vie:
Alors nous mêlerons à nos sanglants lauriers
Tes myrtes et tes oliviers.

# ÉPITRE A STIL,

## SUR L'EMPLOI DU COURAGE ET SUR LE VRAI POINT D'HONNEUR.

PAR FRÉDÉRIC.

Stil, sur le point d'honneur peu de gens sont d'accord:
L'un pense qu'il suffit d'oser braver la mort,
Il pousse un fanatique à faire un crime atroce.
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant sur des riens, facile à s'embraser,
Que la seule vengeance a le droit d'apaiser.
Ce fier ressentiment d'un chimérique outrage
Ressemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage:
Rien n'est plus éloigné du véritable honneur.

Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorsque dans les combats son ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour servir la patrie.
Qui manque à ses devoirs obscurcit ses vertus,

Et ses plus beaux lauriers sont bientôt abattus.

La Suède a de nos jours souffert cette infamie;
Elle, qui subjugua la fière Germanie,
A vu de ses guerriers les cœurs abâtardis
Succomber sous l'effort d'ennemis enhardis.
La Finlande, témoin de leur honteuse fuite,
Sous un joug étranger naguère fut réduite.

Par un destin pareil ces fiers républicains,
Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins,
Et noya dans le sang l'idole politique
Qu'élevait dans leurs murs un maître tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux
Et souiller les vertus qui paraient leurs aïeux.
De leurs lâches soldats la déroute fut prompte:
Laufeld et Fontenoy sont témoins de leur honte;
Le Batave, à la peur indignement livré,
Cherchait dans ses roseaux un asile assuré.
Telle est la lâcheté d'un cœur pusillanime:
La faiblesse est sa honte et la peur est son crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent:
Il n'a point de faiblesse et n'est jamais ardent;

Assuré de son cœur et maître de lui-même,
Ce n'est pas un vain nom, mais la vertu qu'il aime.

Mais si le point d'honneur cause d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu disparaît, et c'est scélératesse.

Cet excès perd souvent l'indocile jeunesse.
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner;
L'honneur est dans sa bouche, et pleine d'arrogance,
De ce nom respecté décorant sa vengeance,
Et ne distinguant point dans son aveuglement
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger sans avoir l'ame noire,
Et pense par le crime arriver à la gloire.

Les premiers mouvements doivent se pardonner:
L'impétueux courroux ne peut se gouverner;
Mais lorsque de sang-froid, sans haine, sans colère,
Un préjugé cruel que le monde révère,
Pour sauver leur honneur, oblige deux amis
De combattre en champ clos comme des ennemis,
Qui ne déplorerait qu'un caprice bisarre

Impose à l'honneur même une loi si barbare?

Sont-ce des insensés, sont-ce des furieux
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?
Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
Qui, du ciel partagé d'une rare valeur,
En pervertit l'usage et la change en fureur.

Arrêtez, malheureux! Ayez l'ame attendrie.
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie:
N'en couvrez point la terre où vous vîtes le jour.
Ah! qu'avide de sang l'implacable vautour
Tombe sur la colombe ou sur la tourterelle,
En déchirant leur sein de sa serre cruelle,
Disperse dans les bois leurs membres palpitants,
Tous les vautours sont nés pour être des tyrans:
Mais vous, ô Prussiens! vous êtes tous des frères;
Respectez vos foyers, vos pénates, vos pères,
Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous;
Arrêtez vos fureurs et suspendez vos coups:
Cette terre, inhumains, qui vous sert de patrie,
Se voit avec horreur de votre sang rougie.

« Verrai-je, ô ciel, dit-elle, égorger mes enfants,
« Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?
« Quel monstre des enfers, quelle affreuse Euménide
« Ramène les forfaits que vit la Thébaïde?
« Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon
« Abattu par Cadmus près du mont Cythéron,
« Dont le venin semé produisit sur la terre
« Un peuple qui périt en se faisant la guerre?
« Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner,
« Pour trahir votre mère, et vous exterminer?
« Barbares assassins! si j'ai pu vous produire,
« C'était pour vous aimer et non pour vous détruire;
« Épargnez ce beau sang; que mes rivaux jaloux,
« Vaincus par vos exploits, périssent sous vos coups;
« Oui, signalez contre eux le vertueux courage
« Qui, tourné contre vous, n'est qu'une aveugle rage:
« Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers.
« Des mains de la victoire attendez vos lauriers;
« Le courage rend-il les humains sanguinaires?
« Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos frères?
« Quittez de vos fureurs l'affreuse illusion. »

J'applaudis de bon cœur à notre nation,
Lorsque de ses succès présents à ma mémoire

Je me rappelle ici la grandeur et la gloire.

Mânes que je révère, invincibles héros
Dont la haute valeur terrassa nos rivaux,
Souffrez que j'ose orner mes poèmes funèbres
Des noms que vos vertus ont rendus si célèbres.

Si ma lyre eut jamais des sons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux,
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de ma patrie et ma reconnaissance.
Ces faits, que publîra l'auguste vérité,
Seront l'exemple un jour de la postérité;
Elle apprendra de vous comment s'élève l'ame,
Lorsque l'amour du bien et la gloire l'enflamme.
Que l'immortalité me prête son burin,
Je vais graver vos noms sur le durable airain.

J'attesterai comment votre ardeur généreuse
Confondit des Césars l'aigle présomptueuse,
Dans combien de combats, sous vos efforts soumis,
J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.

Illustres fils d'*Albert*, l'ennemi de son foudre

Tous les deux, juste ciel! vous a réduits en poudre;
Mais si vous périssez, c'est sur le champ d'honneur,
Très dignes rejetons de ce Grand-Électeur,
Qui jadis, comme vous, risqua cent fois sa vie
Pour défendre l'état, pour sauver la patrie.
Cher *Finck*, ah *Schulembourg!* que je plains votre sort!
Toi, brave *Fitgerald*, spectateur de ta mort,
Était-ce donc à moi de fermer ta paupière?
Que ne promettait pas ton illustre carrière,
Si le dieu des combats, de tes exploits jaloux,
N'eût trompé notre espoir en t'arrachant à nous?
Tous ces vaillants guerriers au trépas se dévouent;
Les Anglais sont surpris et les Hongrois les louent.
Dans ce fameux combat si long-temps disputé,
L'amour de la patrie et l'intrépidité
Les firent triompher, à force de constance,
Des vieilles légions fières de leur vaillance
Qu'Eugène avait su rendre invincibles sous lui.
Et l'Autriche contre eux en vain cherche un appui.

Que dirai-je de vous, héros couverts de gloire,
A qui la Prusse doit sa seconde victoire?
Rien ne vous ébranla. Ces perfides Saxons,

Méditant en secret d'infames trahisons,
Rompent les nœuds sacrés d'une triple alliance;
Ils quittaient la Bavière, et la Prusse et la France.
Jaloux de nos succès qu'ils ne pouvaient ternir,
Ils fuyaient et par crainte et pour nous affaiblir;
Le Lorrain s'avançait vers l'Elbe épouvantée;
Mais par votre valeur son onde ensanglantée
Apprit à l'Océan vos immortels exploits.

Hélas! cher *Rottembourg*, est-ce vous que je vois?
Victime de la mort, ciel! quel sanglant spectacle!
Aux dieux mon amitié demandait un miracle,
Et Mars vous rappela des portes du trépas;
L'Autrichien sentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourants jouirent de sa fuite;
*Werdeck* et *Buddembrock*, ardents à la poursuite,
Dans ces funèbres champs terminèrent leurs jours.

**Bientôt la politique appelant des secours,**
**Ligua cent nations qui juraient notre perte;**
**De leurs soldats nombreux la terre fut couverte,**
**Et l'on voyait marcher sous l'aigle des Romains**
**Croates et Saxons, Barbares et Germains;**

Trop fiers de leurs projets, pleins d'une ardeur
extrême,
Ils descendaient déja des monts de la Bohême.
Un présage trompeur, un chimérique espoir
Et leur présomption leur faisaient entrevoir
De la Prusse aux abois la facile conquête;
Sans songer aux combats ils réglaient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croyaient subjuguer:
Que de sang généreux ce jour vit prodiguer!
*Schwerin, Truchses, During,* vous perdîtes la vie;
Votre sort glorieux est digne qu'on l'envie.

Quoi, sont-ce des dragons? sont-ce des demi-dieux
Qui renversent partout l'ennemi devant eux?
Quel nombre de captifs et de drapeaux signale
De leurs brillants exploits la pompe triomphale!
Ainsi, lorsque les vents déchaînés sur les eaux
Vers le prochain rivage amoncèlent les flots,
D'un choc impétueux les digues sont percées,
Les bois déracinés, les maisons renversées,
Et la mer, en fureur s'élançant sur les champs,
Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitants.
Invincibles héros, oui, dans ce jour de gloire

Votre insigne valeur nous donna la victoire :
Que de sang précieux, ô généreux guerriers,
Dans ce jour de carnage arrosa vos lauriers !

Prusse, de tes héros la race est immortelle.
Ce phénix dans tes camps sans fin se renouvelle :
Il naît dans tes périls de nouveaux défenseurs.

Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs ;
Sur les monts sourcilleux de la sombre Bohême,
Aux complots meurtriers joignant le stratagême,
Ils formaient des projets dictés par le courroux :
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous.
Héros qui confondez leur funeste artifice,
O *Wedel*, notre Achille, et vous *Goltz*, notre Ulysse,
A vos bras généreux nous devons nos succès ;
Les larmes des vainqueurs arrosent vos cyprès.
Que d'obstacles vaincus par vos cœurs magnanimes !
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abîmes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout cède à vos vertus.

Mais quels sont ces héros dont la brillante audace
Affronte dans nos camps les frimas et la glace ?

Le Lorrain qui s'armait au milieu de l'hiver,
Nous portait dans ses mains et la flamme et le fer :
« Qu'à nos embrasements Berlin serve de proie,
« Faisons de ses palais une seconde Troie;
« Tous leurs fiers défenseurs, dans leurs sanglants combats,
« Ont été moissonnés par la faux du trépas;
« Le plus pur de leur sang acheta leur victoire.
« Tombeaux de leurs héros, vous l'êtes de leur gloire!
« Le succès nous appelle, il est temps, vengeons-nous. »

A ces mots, nos guerriers, pleins d'un noble courroux,
S'élancent aux combats; les dieux leur sont propices.
Les forêts, les torrents, les monts, les précipices
Que la Saxe étonnée enferme dans son sein,
Rien ne peut s'opposer à leur heureux destin.
Sur ses remparts affreux l'ennemi se rassure:
Il faut vaincre à la fois et l'art et la nature.
Ils volent sur des monts tout chargés de frimas,
Que défendaient le feu, le fer et le trépas;
Ils volent: rendez-vous, cédez à leur courage,
Cédez, faibles efforts d'une impuissante rage;

La mort fond sur *Bredow* par des coups imprévus :
O mort cruelle, arrête, épargne ses vertus!

Des ennemis altiers l'espérance est détruite,
Vers Dresde consternée ils prennent tous la fuite.
Ah! *Polentz, Kleist, Rindorff,* quels coups vous ont percés?
Vous nous rendez vainqueurs, grand Dieu, vous périssez!
Quel barbare a sur vous porté sa main sanglante?
Il n'est plus d'ennemis, leur rage est impuissante;
La Prusse a triomphé, dans ces fameux combats,
Du terrain, des saisons, du nombre des soldats,
Et la gloire à vos mains en était réservée.

La patrie en ce jour par vos exploits sauvée,
Notre triste patrie, en proie à ses douleurs,
Appelle en gémissant ses vaillants défenseurs;
Vos périls l'ont plongée en d'affreuses alarmes,
Et vos lauriers sanglants sont baignés de ses larmes.
Oui, mânes généreux, nos regrets vous sont dus.
Notre reconnaissance égale vos vertus.

Telle est de nos héros la valeur admirable,

Tel est le point d'honneur pur, simple et véritable,
Fécond en grands exploits, soumis à son devoir,
Utile à sa patrie et doux dans le pouvoir.
L'État fait affronter les périls et la guerre.
Qui sauve sa patrie est un dieu sur la terre :
Par le puissant effort d'un esprit vertueux,
Il perd pour ses parents le jour qu'il reçut d'eux.

Ainsi Léonidas au pas des Thermopyles
S'immola pour la Grèce et rendit inutiles
Les efforts redoublés de ces fiers conquérants :
Son audace étonna la valeur des Persans.
Ainsi, chez les Romains, le généreux Décie,
Pour fixer la victoire, abandonna sa vie.
Illustres défenseurs ! héros des Prussiens !
Vous avez surpassé ces héros anciens ;
Vous serez désormais nos dieux et nos exemples.

Malheureuse jeunesse, accourez à leurs temples,
Abhorrez vos fureurs ; loin de vous égorger,
Apprenez que vos jours doivent se ménager.
Si vous osez jamais prodiguer votre vie,
Ainsi que ces héros, mourez pour la patrie ;
Leurs grands noms dureront jusqu'à la fin des temps,

Autant que l'univers aura des habitants,
Et que l'astre des jours, du haut de sa carrière,
Dispensera sur eux sa brillante lumière.

# FONTENOI.

## POÈME,

PAR VOLTAIRE.

1745.

Quoi! du siècle passé le fameux satirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourants, ses flots épouvantés,
Son dieu même en fureur, effrayé du passage,
Cédant à nos aïeux son onde et son rivage;
Et vous, quand votre roi dans des plaines de sang
Voit la mort devant lui voler de rang en rang;
Tandis que, de Tournai foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;
Quand, des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils suit de si près ses pas;
Vous, heureux par ses lois et grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence?

Venez le contempler aux champs de Fontenoi.

O vous, Gloire, Vertu, déesses de mon roi,
Redoutable Bellone, et Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner Louis, prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image!

Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage:
J'y vois ces combattants que vous conduisez tous.
C'est là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous,
Maurice qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour et de mourir vainqueur.
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées;
Pour Louis et pour nous prolongez ses années.

Déja de la tranchée (*a*) Harcourt est accouru:
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles (*b*), pour son roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son maître et ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,

(*a*) M. le duc d'Harcourt avait investi Tournai.
(*b*) Maréchal de France.

D'Eu (*c*), par qui des Français le tonnerre est guidé,
Penthièvre (*d*), dont le zèle avait devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein signala son courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers et Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour ;
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande.
Le fortuné Danoy (*e*), Chabannes, Gallerande,
Le vaillant Bérenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert et du Chayla, tous nos héros enfin (*f*)
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.

(*c*) Grand-maître de l'artillerie,

(*d*) Il s'était signalé à la bataille de Dettingue.

(*e*) M. Danoy fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts et de mourants sur le champ de bataille de Malplaquet deux jours après la bataille.

(*f*) Les lieutenants-généraux chacun à leur division (*).

(*) On n'a pu nommer les autres lieutenants-généraux, dont les noms sont célébrés ailleurs, ou dont on a reçu la liste trop tard. Il en est ainsi des autres officiers qui se sont signalés et qui ont été blessés. On apprend dans le moment que dix-neuf officiers aux gardes, vingt-huit officiers du régiment du Roi, trente-sept de la Couronne, autant dans le régiment des Vaisseaux, etc., ont été blessés ou tués. D'ailleurs si on avait pu rendre justice à tous ceux qui le méritent, il eût fallu louer tous les officiers de l'armée, et mettre un an à composer un ouvrage qu'il a fallu faire en moins de deux jours.

Le jour frappe déja de ses rayons naissants
De vingt peuples unis les drapeaux menaçants :
Le Belge qui, jadis fortuné sous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir ses provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail et par sa liberté,
Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant qui, formé pour servir,
Sait souffrir et combattre, et surtout obéir;
L'Autrichien rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée;
Surtout, ce peuple altier qui voit sur tant de mers
Son commerce et sa gloire embrasser l'univers,
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre et la balance.
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, et l'espoir les séduit.
De l'Empire français l'indomptable génie
Brave auprès de son roi leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés sortent de leur séjour,
Incertains pour quel maître, en ces plaines fécondes,
Vont croître leurs moissons et vont couler leurs ondes.

La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air.
Elle observe Louis, et voit avec colère
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'attaquer Louis,
A déja disposé ses bataillons hardis :
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros qui, montés sur un char,
Combattaient en désordre, et marchaient au hasard ;
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage ;
Tels son rival et lui, prudents avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés, s'admiraient de plus près.

L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, et Louis est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme et pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance et la flamme environne,
Comme un nuage épais qui, sur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre, et la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maitre,

Plus farouches que nous, aussi vaillants peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.....
Bourbons, voici le temps de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terreins divers engagent les armées.
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.

La Mort sur les deux camps étend sa main cruelle;
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirants, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont que signalait sa noble impatience,
Grammont dans l'Élysée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur.
De quoi lui serviront ces grands titres (*g*) de gloire,
Ce sceptre des guerriers; honneur de sa mémoire,
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la Mort, avec eux, précipite aux tombeaux?

(*g*) Il allait être maréchal de France.

Tu meurs, jeune Craon (*h*). Que le ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère!
Hélas! cher Longaunay (*i*), quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang et ranimer tes jours?
Ces ministres de Mars (*j*), qui, d'un vol si rapide,
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiseaux tout sanglants palpitants sur la terre.
Le fer atteint d'Havré (*k*). Le jeune d'Aubeterre
Voit de sa légion tous les chefs indomptés
Sous le glaive et le feu mourants à ses côtés.
Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! dieu de sang, dieu cruel!

(*h*) Dix-neuf officiers du régiment de Hainault ont été tués ou blessés. Son frère, le prince de Beauvau, sert en Italie.

(*i*) M. de Longaunay, colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ses blessures.

(*j*) Officiers de l'état-major, MM. de Puiségur, de Mézière, de Saint-Sauveur, de Saint-George.

(*k*) Le duc d'Havré, colonel du régiment de la Couronne.

La race de Colbert (*l*), ce ministre immortel,
Échappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
Guerchy (*m*) n'est point frappé, la vertu peut te plaire;
Mais vous, brave D'Aché (*n*), quel sera votre sort!
Le ciel sauve à son gré, donne et suspend la mort.
Infortuné Lutteaux (*o*)! tout chargé de blessures,
L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures:
Tu meurs dans les tourments; nos cris mal entendus
Te demandent au ciel, et déja tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillants éclipsés à l'aurore!
Que nos lauriers sanglants doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles.
La molle volupté, le luxe de nos villes,

(*l*) M. de Croissy avec ses deux enfants, et son neveu M. Duplessis-Châtillon, blessé légèrement.

(*m*) Tous les officiers de son régiment hors de combat; lui seul ne fut point blessé.

(*n*) M. D'Aché (*on écrit* D'Apchier), lieutenant-général.

(*o*) M. de Lutteaux, lieutenant-général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses,
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses :
Vous (*p*) qui lanciez la foudre, et qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.

Eh! quel serait, grand Dieu, le citoyen barbare,
Prodigue de censure, et de louange avare,
Qui, peu touché des morts et jaloux des vivants,
Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens ?
Ah! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre et de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats; Louis est en danger.

Le feu qui se déploie, et qui dans son passage
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage;
Les torrents débordés dans l'horreur des hivers;

(*p*) M. Du Brocard, maréchal-de-camp, commandant l'artillerie.

Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
A travers les mourants s'ouvre un large chemin.

Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui se déclare!
Le Roi voit le malheur, le brave et le répare.
Son fils, son seul espoir.... Ah! cher prince, arrêtez!
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie, au monde nécessaire.
Louis craint pour son fils (*q*), le fils craint pour son père.
Nos guerriers tout sanglants frémissent pour tous deux:
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous (*r*) qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,

(*q*) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi et monseigneur le dauphin, et un domestique de M. le comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

(*r*) Les gardes, les gendarmes, les chevau-légers, les

Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Accourez! c'est à vous de fixer les destins.
Louis, son Fils, l'État, l'Europe est en vos mains.
Maison du Roi, marchez, assurez la victoire;
Soubise et Pequigny vous mènent à la gloire.
Paraissez, vieux soldats (*s*), dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort que de près vous bravez;
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées!
Partez, flèches de feu, grenades (*t*) enflammées!
Phalanges de Louis, écrasez sous vos coups
Ces combattants si fiers et si dignes de vous!
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois et sage,
Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars,
Richelieu (*u*) vous appelle, il n'est plus de hasards;
Il vous appelle : il voit d'un œil prudent et ferme
Des succès ennemis et la cause et le terme;

mousquetaires, sous M. de Montesson, lieutenant-général.

(*s*) Carabiniers, corps institué par Louis XIV. Il tire avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le roi les a nommés dans sa lettre.

(*t*) Grenadiers à cheval commandés par M. le chevalier de Grille; ils marchent à la tête de la Maison du Roi.

(*u*) Un ministre d'état, qui n'a point quitté le roi peu-

Il vole, et, sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible et prompte barrière,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
La Marck, La Vauguion (*v*), Choiseul, d'un même effort,
Arrêtent une armée et repoussent la mort.
D'Argenson, qu'enflammaient les regards de son père,
La gloire de l'État, à tous les siens si chère;
Le danger de son roi, le sang de ses aïeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable.
On l'arrête; il revient, ardent, infatigable:
Ainsi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés,
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.

dant la bataille, a écrit ces propres mots : *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil et qui l'a exécuté.*

(*v*) MM. de La Vauguion, Choiseul, etc., aux retranchements faits à la hâte dans le village de Fontenoi. M. de Créqui n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

Ce brillant escadron (*x*), fameux par cent batailles,
Lui par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, et soutient son grand nom.
Tu suis du Chastelet, jeune Castelmoron (*y*),
Toi qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi qui, d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés et sanglants
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs :
C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire;
Monaco perd son sang, et l'Amour en soupire.
Anglais, sur Du Guesclin deux fois tombent vos coups;
Frémissez à ce nom, si funeste pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage!

(*x*) Quatre escadrons de la gendarmerie arrivaient après sept heures de marche, et attaquèrent.

(*y*) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne anglaise. M. de Bellet commandait ces escadrons de la gendarmerie. Il eut un cheval tué sous lui aussi bien que M. de Chimènes * en reformant une brigade.

* Le marquis de Ximenès, mort à Paris en 1817, doyen des gens de lettres et des colonels.

L. D. B.

Biron, tels on voyait dans les plaines d'Ivri,
Tes immortels aïeux suivre le grand Henri.
Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés renaissant dans leurs fils (*z*).
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (*aa*) Saxon, la terreur de la terre,
Quand la Justice et Mars, sous un autre Louis,
Frappaient l'aigle d'Autriche et relevaient les lis.

Comment ces courtisans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur!
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras, bouillants d'ardeur,
A la voix de Louis, courez, troupe intrépide!
Que les Français sont grands quand leur maître les guide!

(*z*) M. de Luxembourg, M. de Logny et M. de Tingri.

(*aa*) Le duc de Saxe Weimar, sous qui le vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. M. de Turenne est arrière-neveu de ce grand homme.

Ils l'aiment; ils vaincront, leur père est avec eux.
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune:
Maître de son esprit, il l'est de la fortune;
Rien ne trouble ses sens; rien n'éblouit ses yeux.
Il marche; il est semblable à ce maître des dieux,
Qui, frappant les Titans, et tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, et sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la mer gronde, et le ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais, que des autres de l'Ourse
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux:
« CUMBERLAND, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous.
« Courage, rassemblez vos légions altières;
« Bataves, revenez, défendez vos barrières;
« Anglais, vous que la paix semblait seule alarmer,
« Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer;
« Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance? »
Mais ils parlent en vain, lorsque LOUIS s'avance;
Leur génie est domté. L'Anglais est abattu,

Et la férocité (*bb*) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses rois trahis, sa patrie et ses temples.
Peuple sage et fidèle, heureux Helvétiens (*cc*),
Nos antiques amis, et nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardents Neustriens (*dd*) suit la fougue indomtable.
Ce Danois (*ee*), ce héros, qui des frimas du Nord,
Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
« Rendez-vous, ou mourez ; tombez sous notre effort. »
C'en est fait, et l'Anglais craint Louis et la mort.

(*bb*) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, et non sur les officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres.

(*cc*) Les régiments de Diesbak et de Betens.

(*dd*) Le régiment de Normandie qui revenait à la charge sur la colonne anglaise, tandis que la maison du roi, la gendarmerie, les carabiniers, etc., fondaient sur elle.

(*ee*) M. de Lowendahl.

Allez, brave d'Estrée, achevez cet ouvrage;
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage;
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui;
Ils seront fiers encore : ils n'ont cédé (*ff*) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier et rapide (*gg*),
Qui, semblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.
C'est ainsi que l'on voit dans les champs des Numides,
Différemment armés, des chasseurs intrépides;
Les coursiers écumants franchissent les guérets;

(*ff*) Depuis S. Louis, aucun roi de France n'avait battu les Anglais en personne en bataille rangée.

(*gg*) On envoya des dragons à la poursuite : ce corps était commandé par M. le duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Sahi, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *Dragon*, est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards sous M. le maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont (*).

(*) Voir la note 8, que nous avons placée ci-dessus, page 123.
L. D. B.

On gravit sur les monts, on borde les forêts.
Les piéges sont dressés, on attend en silence;
Le javelot fend l'air, et le plomb le devance.
Les léopards sanglants, percés de coups divers,
D'affreux rugissements font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah! c'est assez de sang, de meurtre et de ravage;
Sur des morts entassés c'est marcher trop long-temps.
Noailles (*hh*), ramenez vos soldats triomphants;
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés.
Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière et l'asile,
Ces premiers (*ii*) fondements de l'empire des lis,

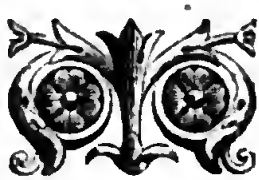
(*hh*) Le comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'infanterie anglaise avec une brigade de cavalerie qui prit ensuite des canons.

(*ii*) Tournai, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childéric.

Par les mains de mon roi pour jamais affermis.

Déja Tournai se rend, déja Gand s'épouvante:
Charles-Quint s'en émeut; son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs, et fuit de ce séjour
Où, pour vaincre, autrefois le ciel le mit au jour;
Il fuit, mais quel objet pour cette ombre alarmée!
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée;
L'Anglais, deux fois vaincu, fuyant de toutes parts,
Dans les mains de Louis laissant ses étendards;
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes;
Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes;
Et son char de victoire, en ces vastes remparts,
Écrasant le berceau du plus grand des Césars;
Ostende qui, jadis, a, durant trois années,
Bravé de cent assauts les fureurs obstinées,
En dix jours à Louis cédant ses murs ouverts;
Et l'Anglais frémissant sur le trône des mers.
Français, heureux guerriers, vainqueurs doux et terribles,
Revenez; suspendez dans nos temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards sanglants;
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.

Les palmes dans les mains, nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous; nos regards vous demandent.
Vos mères, vos enfants, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez; recevez à votre heureux retour
Le prix de la vertu par les mains de l'Amour.



# LA JOURNÉE DE FONTENOI,

## ODE,

PAR FRÉRON.

1745.

Flandre, qui, dans tes champs couverts d'ombres funèbres,
Vois croître les cyprès et les lauriers célèbres,
A des maîtres nouveaux soumise tant de fois,
Jusque à quand seras-tu la victime des armes,
Le séjour des alarmes,
Et le théâtre affreux des vengeances des rois?

De meurtres affamé, le démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles;
Pour nourrir sa fureur, tu renais chaque jour;
Et ton sort est pareil au destin déplorable
De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide vautour.

Que dis-je? Contre toi si Louis se déclare,
Sa valeur fait tes maux, sa bonté les répare:
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil, franchissant son rivage,
Dans les champs qu'il ravage
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Dans l'horreur de la nuit, la Discorde infernale
A rempli tour à tour du venin qu'elle exhale
Les Lions réunis aux sanglants Léopards:
Sortis du fond des bois, ils viennent sur leurs têtes
Attirer les tempêtes
Qui foudroyaient déja l'orgueil de tes remparts.

La barrière des cieux au soleil est ouverte.
Ennemis, frémissez! Témoin de votre perte,
Pour la dernière fois il éclaire vos pas.
Il n'aura pas fourni sa brillante carrière,
Qu'épars sur la poussière
Vous serez engloutis dans la nuit du trépas.

Maurice et Cumberland, précédés du tonnerre,
Sous leurs fiers escadrons ont ébranlé la terre.
Leurs soldats sont tout prêts : ils vont tenter le sort.

Déja sont dirigés ces bronzes formidables
Dont les flancs redoutables
Renferment la terreur, le carnage et la mort.

Le clairon retentit à ce signal terrible;
La foudre a répondu par un bruit plus horrible:
Un fracas meurtrier fend la voûte des airs.
L'Escaut, saisi d'effroi, dans sa grotte profonde
Précipite son onde,
Et court s'ensevelir au vaste sein des mers.

Muse, retrace-moi le choc des deux armées,
D'une égale fureur au massacre animées;
Le fer, le feu, la mort, lancés dans tous les rangs;
Des coursiers belliqueux les bouches écumantes;
Et les plaines fumantes
Du sang des bataillons sous le glaive expirants.

Deux tonnerres, cachés dans les sombres nuages,
Par leur choc ténébreux, précurseur des orages,
Troublent ainsi des dieux les paisibles lambris:
Ils tombent en grondant de la voûte céleste;
Et leur chute funeste
Dans les champs ravagés sème d'affreux débris.

« Avancez! dit Louis à sa Garde fidèle.
« Volez, brillante élite, où l'honneur vous appelle :
« Il n'appartient qu'à vous de fixer le destin.
« Paraissez! La Victoire, à regret indécise,
« Sur vos drapeaux assise,
« Va réparer l'affront de son vol incertain. »

Dociles à sa voix, nos guerriers magnanimes
Rejettent les conseils des cœurs pusillanimes,
Qui, prompts à s'alarmer, désespèrent toujours,
Et, traînant de leurs ans la méprisable chaîne,
Immoleraient sans peine
Le salut d'un empire au salut de leurs jours.

Ils partent. C'en est fait : leur audace aguerrie
A repoussé l'Anglais, a vengé la patrie.
L'art a beau seconder un impuissant courroux :
Ce chef-d'œuvre imprévu des leçons de Bellone,
Cette épaisse colonne,
Prête à les écraser, s'écroule sous leurs coups.

Tel, aux climats du Nord, où sa fureur s'exerce,
Le fougueux Aquilon de son souffle renverse
Ces chênes orgueilleux, ornements des forêts,

Telle, et plus redoutable en sa course rapide,
On voit la flamme avide
Dévorer les épis qui couvrent nos guérets.

Fortune! Les Français, dont la valeur t'enchaîne,
Regardent du même œil ton amour ou ta haine.
Tu n'as rien fait pour eux; ils ont tout fait pour toi.
Ce peuple, pour soumettre au joug de l'esclavage
L'ennemi qui l'outrage,
N'a besoin que d'un chef ou des yeux de son roi.

Mânes de nos héros, ah! si cette journée
Est le terme fatal de votre destinée,
Cédez sans murmurer à la rigueur du sort.
Minos vous a reçus des bras de la Victoire;
Les rayons de la Gloire
Ont dissipé l'horreur des ombres de la Mort.

Grammont! je n'entends plus soupirer ta vaillance
De laisser après toi le destin en balance:
Les vaincus aux Enfers rassurent ton grand cœur.
Ils reculent encore à l'aspect de ton ombre;
Leur frayeur et leur nombre
Te sont de sûrs garants que ton maître est vainqueur.

Rivaux dignes de nous, si le sort de vos armes
A la fière Albion fait répandre des larmes,
Vous n'en êtes pas moins et la gloire et l'appui :
A vos nobles efforts on doit cette justice,
Qu'un autre que Maurice
Eût vu votre valeur triompher aujourd'hui.

Tournai ranime enfin ses forces épuisées ;
Sous les débris fumants de ses tours embrasées,
Vos pâles compagnons tombent ensevelis.
Gand, Bruges, Dendermonde ouvrent déja leurs portes,
Et nos braves cohortes
Dans Oudenarde enfin vont arborer les lis.

Cessez de disputer cette triste contrée
Que Bellone aux Bourbons a tant de fois livrée.
Dans des temps plus heureux vous pouviez nous dompter ;
Mais aujourd'hui, craignez de nouvelles disgraces ;
Retournez sur vos traces :
Votre plus beau triomphe est de nous éviter.

L'hommage que l'on doit à tes vertus suprêmes,

Grand roi, nos ennemis te le rendent eux-mêmes:
Ils viendront à tes pieds implorer tes bienfaits.
Après avoir chanté l'éclat de tes trophées,
Puissent les doctes fées
Célébrer sous tes yeux les douceurs de la paix!

Tel Auguste autrefois, favorable au génie,
Excitait les talents des fils de l'harmonie;
Il abaissait sur eux ses fertiles regards:
D'une main il fermait, déposant son tonnerre,
Le temple de la guerre,
Et de l'autre il ouvrait le temple des beaux-arts.

# SUR LA GUERRE D'AMÉRIQUE,

## APRÈS LE COMBAT D'OUESSANT.

## ODE,

PAR GILBERT.

1778.

Il a fui devant nous pour retarder sa perte,
Ce peuple usurpateur de l'empire des eaux.
A peine pour combattre ont paru nos vaisseaux,
Il laisse au loin la mer déserte:
Des Français menaçants l'image le poursuit;
Il fuit encor, caché sous de lâches ténèbres,
Et, dans ses ports jadis célèbres,
Il court de son salut rendre grace à la nuit.

Tu disais cependant, anarchique insulaire:
« Environné des mers, seul je suis né leur roi;
« L'orgueil des nations s'abaisse avec effroi

« Sous mon trident héréditaire.
« Les Français sont ma proie : ils n'affranchiront pas
« Les humbles pavillons que mon mépris leur laisse,
« Déja vaincus de leur mollesse
« Et du seul souvenir de nos derniers combats. »

De tes chefs dédaigneux l'espérance insensée
D'avance publiait nos vaisseaux prisonniers,
Et Londres attendait nos plus braves guerriers
Qu'il enchainait dans sa pensée.
A leur table insultante ils conviaient Bourbon,
Bourbon, qui, sur les flots essayant sa vaillance,
Prouve sa royale naissance
En bravant des périls aussi grands que son nom.

Rendez-nous ce héros, mer trop long-temps jalouse :
C'est à lui d'annoncer la honte des Anglais.
Il vient. Feux d'allégresse, entourez son palais
Qu'attristaient les pleurs d'une épouse.
O tendresse ! ô transports, par la gloire permis !
Couple heureux ! plaisirs purs où leur ame se noie,
Croissez de la publique joie

Et de l'abaissement de nos fiers ennemis !

Aux armes, fils des rois ! nos vaisseaux vous demandent,
Impatients du port et de l'oisiveté.
L'Anglais, pour avoir fui, n'est pas encor dompté ;
D'illustres dangers vous attendent.
Aux armes ! que l'honneur vous enlève à l'amour.
De nouveau sur les mers tout Albion s'avance,
Et, triomphant de votre absence,
Par d'insolents défis presse votre retour.

Quel tumulte ! quels cris d'allégresse et de guerre !
Annoncent-ils Bourbon aux rivages français ?
C'est lui-même. Soldats, illustrés d'un succès,
Fendez les eaux, fuyez la terre.
Périssent les Anglais et leurs défis altiers !
Ciel ! que de sang versé teindra l'humide plaine !
Des deux côtés l'onde promène
Des forêts, des cités enceintes de guerriers.

Bientôt vous entendrez, par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain tonnant avec fracas,

Vaisseaux heurtant vaisseaux, soldats contre soldats,
Épuisant leurs haines natales.
Triomphons, ou mourons!... Quel opprobre éternel
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne suit les premières alarmes
Dont Louis voit troubler son règne paternel!

Songez, en défiant l'Anglais et les tempêtes,
Que, si vous prodiguez votre sang généreux,
Ce n'est point pour tenter un de ces vols heureux
Ennoblis du nom de conquêtes.
Français, vous combattez pour l'honneur des Français;
Vos affronts commandaient la guerre qui s'élève.
Un siècle efféminé s'achève;
Qu'un siècle de grandeur s'ouvre par vos succès!

Vengez-nous! Il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats;
D'une servile paix, prescrite à nos états,
C'est trop laisser vieillir l'injure.
Dunkerque vous implore; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardaient son rivage,
Et de son port dans l'esclavage

Les débris s'indigner d'obéir à deux rois?

Dieu, qui tiens sous tes lois la fuite et la victoire,
Toi, dont le souffle apaise et soulève les eaux,
Qui pousses à ton gré les empires rivaux
Vers leur décadence et leur gloire!
Si l'injustice arma nos ennemis jaloux,
A nos vaisseaux, conduits par tes mains tutélaires,
Soumets les vents auxiliaires;
Descends, Dieu des Bourbons, et combats avec nous!

Des vertus de Louis récompensant la France,
Tu permets qu'il revive en sa postérité:
De ce palmier tardif un rameau souhaité
Est promis à notre espérance.
Naissez, fils de l'état, pour le voir triomphant!
Grand Dieu! tu ne veux point, déshonorant nos armes,
Troubler, par le deuil et les larmes,
Les fêtes qu'on prépare à ce royal enfant.

Non; généreux guerriers, cet enfant vous présage
Et la faveur du ciel et des lauriers certains.
Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,

Lui doit la mer pour apanage.
Nuit qui sauvas l'Anglais, prompt à fuir nos vaisseaux,
C'est toi que j'en atteste; et toi, guerre intestine,
Qui tiens la dernière ruine
Pendante sur le front de ces tyrans des eaux!

O vous qu'ils opprimaient, fils des mêmes ancêtres,
Racontez leurs revers; enhardissez nos coups,
Colons républicains, par la victoire absous
D'avoir banni d'injustes maîtres;
Français par l'amitié, depuis ce jour vengeur
Où Vergennes, du monde assurant la balance,
Consacra votre indépendance,
Et défit Albion par un traité vainqueur.

Peignez votre univers, où leur pouvoir expire,
De leur domaine ingrat retranché pour jamais;
La liberté transfuge opposant à l'Anglais
Empire élevé contre empire;
Leurs climats, épuisés d'hommes et de trésors;
Les champs américains dévorant leurs armées;
Leurs flottes en vain consumées;

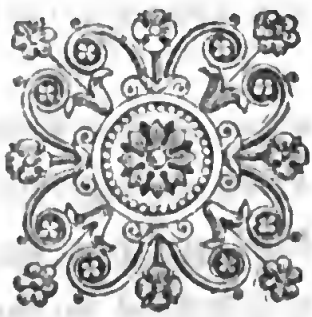
Leur triple état, courant s'engloutir sur vos bords.

Et nous sommes Français! et dans nos ports timides
Ce reste de vaincus veut imposer des lois!
Éveillez-vous, guerriers! et rendez à nos rois
Le trône des états humides.
Jusqu'en leurs forts ailés entrez victorieux;
Frappez ces légions, leur dernière espérance;
Que le bruit de votre vengeance
Aille au fond des tombeaux réjouir nos aïeux.

Déja sont accourus, tout rayonnants de gloire,
Orgueilleux de revivre en vos chefs indomptés,
Et Du Quesne et Forbin, tous ces héros vantés
Dont les mers gardent la mémoire.
Ils vous suivent, brûlant de combattre avec vous.
Les voyez-vous, guerriers, ces fantômes terribles,
De leurs bras encore invincibles
Pousser vers l'ennemi vos vaisseaux en courroux.

« Ici sont les Anglais! Des dangers qu'il affronte
« Chacun de vous aura son père spectateur:
« Marchez! vous disent-ils: devant vous est l'honneur;
« Derrière, à vos côtés, la honte! »

Mânes de nos héros, vous serez satisfaits;
Vous ne rentrerez point dans l'éternel silence,
Affligés d'avoir vu la France
Réduite à regretter l'opprobre de la paix.



# LE PASSAGE DU RHIN,

## ÉPITRE,

PAR BOIREAU,

1672.

En vain pour te louer ma muse toujours prête
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
Grand roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
Des villes que tu prends, les noms durs et barbares
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres;
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot courir jusqu'au Tessel.
Oui, partout de son nom chaque place munie
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut sans frémir aborder Woërden ?
Quel vers ne tomberait au seul nom de Heusden ?
Quelle muse à rimer en tous lieux disposée
Oserait approcher des bords du Zuiderzée ?

Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageningen, Harderwic, Knotzembourg ?
Il n'est fort, entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines :
Et partout sur le Whal, ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute, et le poète à sec.

Encor si tes exploits, moins grands et moins rapides,
Laissaient prendre courage à nos muses timides,
Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
Mais, dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche et recule en arrière :
Mon Apollon s'étonne ; et Nimègue est à toi,
Que ma muse est encore au camp devant Orsoi.

Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage :
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Un trop juste devoir veut que nous l'essayions.
Muses, pour le tracer cherchez tous vos crayons :
Car, puisqu'en cet exploit tout paraît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornements vous pouvez l'égayer.

Venez donc, et surtout gardez bien d'ennuyer :
Vous savez des grands vers les disgraces tragiques ;
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adule (1), entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
Qui, toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
Que Rhinberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déja prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.

(1) Montagne d'où le Rhin prend sa source.

Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et, depuis ce Romain (1) dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
Ah! périssent mes eaux! ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »

A ces mots, essuyant sa barbe limonneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part; et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars:

(1) Jules César.

Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde; et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
Est-ce ainsi que votre ame, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie (1)?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux :
Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattants, inutiles soldats;
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras;
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme,
Ressuscite l'honneur déja mort en leur ame;
Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.

(1) Il y avait sur les drapeaux des Hollandais, *Pro honore et patria.*

Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déja prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont (1) le premier dans les flots
S'avance, soutenu des regards du héros :
Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déja devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière (2),
Vivonne, Nautouillet, et Coislin, et Salart;
Chacun d'eux au péril veut la première part :
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance;
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron déja coupent les eaux :
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.

(1) M. le comte de Guiche.
(2) M. le comte de Saulx.

Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace;
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un brave est atteint:
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer:
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone;
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne:
Quand, pour nouvelle alarme à ces esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés;
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine:
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
A Wurts (1) jusqu'en son camp va porter l'épouvante:
Wurts, l'espoir du pays, et l'appui de ses murs;
Wurts... Ah! quel nom, grand roi, quel Hector que ce Wurts!
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles!
Bientôt on eût vu Skink dans mes vers emporté,
De ses fameux remparts démentir la fierté:
Bientôt.... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finissons, il est temps: aussi bien si la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sais pour sortir de porte qu'Hildesheim.

Oh! que le ciel, soigneux de notre poésie,
Grand roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie!
Bientôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurais fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ces lieux si sèche et si stérile
Qui ne soit en beaux mots partout riche et fertile.

(1) Commandant de l'armée ennemie.

Là, plus d'un bourg fameux par son antique nom
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre;
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre;
De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
Firent plus en dix ans que Louis en dix jours!
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine?
Est-il dans l'univers de plage si lointaine
Où ta valeur, grand roi, ne te puisse porter,
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles:
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

# LA TACTIQUE,

## SATIRE,

PAR VOLTAIRE.

1773.

---

J'ÉTAIS lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille.
« J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, et sage autant que beau;
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait seul nos destins: prenez; c'est la Tactique. »

« La Tactique? lui dis-je; hélas! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant. »

« Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence;
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux. »

J'achetai sa Tactique, et je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,

D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes désirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi, je lis, je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.

J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pêtrit, pour s'amuser, du soufre et du salpêtre;
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.

L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit
Qui dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,

Discrètement chargés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles,
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Écrasent les enfants, et, las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Étrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends son volume, et lui dis en colère :

« Allez, de Belsébuth détestable libraire,
Portez votre Tactique au chevalier de Tott;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth;
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidèles;
Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof,

Aux vainqueurs tout sanglants de Bender et d'Azof;
A Frédéric surtout offrez ce bel ouvrage,
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage:
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.
Allez; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne sais quand) des mains du Créateur
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance:
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déja si courts:
La goutte avec sa craie, et la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catarre, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient suffi, sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.

« Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus;
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable. »

En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'observait avec soin;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De son grade à la guerre éclatants interprètes;
Ses regards assurés, mais tranquilles et doux,
Annonçaient ses talents sans marquer de courroux;
De la Tactique enfin c'était l'auteur lui-même.

« Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier;
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant: Caïn tua son frère,
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine
Si nous avions mieux su la Tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.

Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois :
Il soutenait le droit de sa naissance auguste;
La ligue était coupable, Henri quatre était juste.
Mais, sans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne anglaise, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée?
Trop fortuné badaud!..... dans les murs de Paris,
Vous faisiez en riant la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talents des acteurs.
Hélas! qu'auriez-vous fait, vous et tous les auteurs?
Qu'aurait fait tout Paris, si Louis en personne
N'eût passé le matin sur le pont de Calonne,
Et si tous vos Césars à quatre sous par jour
N'eussent bravé l'Anglais, qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire;
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Lutteaux, et du jeune Craon,

EPISO

Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope, et l'Orphelin.
Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes :
L'église, le barreau, la cour, ont leurs alarmes
Au fond d'un galetas, Clément et Sabatier
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France
Et qui des citoyens assure le repos. »

Monsieur Guibert se tut après ce long propos :
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire;
Je conçus que la guerre est le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayarts
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déja dans l'art dont il est maître.

Mais, je vous l'avoûrai, je formai des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fit régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

FIN.

606193

# VARIANTES

## DU POÈME DE L'ART DE LA GUERRE.

Le vers imprimé dans le poème offre les corrections de Voltaire; Frédéric avait écrit:

(Page 28, v. 4.)

Entonnant des combats la *funeste* trompette.

(Page 29, v. 13.)

A m'ouvrir la barrière, à *conduire* mes pas.

(Page 43, v. 12.)

Avide encor de sang *dont* il est *regorgé*.

(Page 47, v. 2.)

Ceux qui par pelotons *élancent* le trépas.

(P. 53, v. 8.)

A cet aspect *terrible il frémit* d'épouvante.

(P. 54, v. 19.)

S'écria dans l'*effort* d'une douleur si juste.

(P. 60, v. 19.)

Elle leur montre à tous *dans* des cartes guerrières.

(P. 64, v. 3.)

Ses membres recourbés *sentent le* poids des ans.

(Page 66, v. 5.)

*Ou* que du sort jaloux il sente la disgrace.

(P. 70, v. 4.)

Vous *n'avez* point *pourvu pour* votre subsistance.

(P. 75, v. 20.)

Et de leur flanc cruel *élancent* le trépas.

(P. 111, v. 3.)

Cent tonnerres d'airain *élancent* le trépas.

(P. 111, v. 10.)

*Élancent le trépas* sur la troupe alarmée.

(P. 115, v. 21.)

*Gagner* en combattant l'autre bord du rivage.

Ces dernières corrections de Voltaire, bien moins nombreuses sans doute que celles qu'il avait faites sur le manuscrit original, furent écrites par lui-même sur un exemplaire de l'édition de 1760, et n'avaient pas encore été recueillies.

L. D. B.

# TABLE DES MATIÈRES.

L'Art de la Guerre, poème..... 1
Préface..... 5
Notes..... 119
Appendices..... 135
Stances de Voltaire à Frédéric..... 137
La Guerre, ode, par Frédéric..... 139
Épître à Stil, par Frédéric..... 144
Le passage du Rhin, épître, par Boileau... 193
Fontenoi, poème, par Voltaire..... 158
La Journée de Fontenoi, ode, par Fréron.. 178
Sur la Guerre d'Amérique, ode, par Gilbert. 185
La Tactique, satire, par Voltaire..... 202
Variantes de l'Art de la Guerre..... 209

Digitized by Google

# ERRATA.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Page 11, ligne | 3. Le Fran | *lisez* | Le Franc. |
| — 12 | — 14. sont élégants | — | sont souvent élégants. |
| — 14 | — 2. publié. | *Ajoutez en note :* | Il parut in-8° en 1760 (Francfort, Esslinger) sous ce titre : « L'ART DE LA GUERRE, « poème en six chants, « de main de maître. » |
| — 16 | — 15. volentierosi | *lisez* | volenterosi. |
| — 19 | — 12. vinto. | — | vinto, |
| — 22 | — 13. venimecum. | — | veni-mecum. |
| — 133 | — 5. nullement. | *Ajoutez :* | pas plus que *Couvert* et *altier*, chant IV, p. 77, v. 13. |
| — 197 | — 21. *pio* | *lisez* | *pro.* |

# Bibliothèque

PORTATIVE

DE

# L'OFFICIER.

---

## Classiques de l'Histoire.

---

## Commentaires de César.

---

## Stratagèmes Militaires et Ruses de Guerre.

---

## Ordonnances et Règlemens.

---

*Messieurs les officiers auront la faculté de ne payer que par portion de 5 fr., de mois en mois.*

*Nous espérons que MM. les trésoriers, qui nous ont donné des preuves d'obligeance si souvent répétées, voudront bien recevoir les diverses sommes provenant de cette souscription; nous les ferons toucher à leur bureau.*

# Les Classiques de l'Histoire

Format in-32,

CONTIENDRONT LES OUVRAGES SUIVANS :

| | | |
|---|---|---|
| * BOSSUET. Discours sur l'histoire universelle. | 2 vol. | 5 f. |
| * VERTOT. Révolutions Romaines. | 4 | 9 |
| Révolutions de Suède. | 2 | 4 |
| Révolutions de Portugal. | 1 | 1 50 |
| * MONTESQUIEU. De la Grandeur et de la Décadence des Romains. | 1 | 2 |
| SAINT-RÉAL. Conjuration des Espagnols. | 1 | 2 |
| VOLTAIRE. Siècles de Louis XIV et de Louis XV. | 5 | 12 |
| Histoire de Charles XII. | 1 | 2 50 |
| Histoire de Pierre-le-Grand. | 2 | 4 |

*Les ouvrages marqués d'un astérisque et ceux portés pages 7, 11, 15 et 16 sont en vente.*

---

Les volumes ont une belle couverture imprimée. Pour les avoir reliés il faut ajouter 50 cent. par volume.

Les ouvrages marqués * sont réunis en un seul volume in-8°, prix 12 f.

---

Les ouvrages que nous nous proposons de réunir dans la collection des *Classiques de l'histoire*, sont du petit nombre de ceux dont le titre seul est le plus bel éloge, de ceux qu'on a lus souvent, qu'on relit sans cesse avec le même

intérêt ; base de toute instruction solide, objet de nos premieres études, ils enrichissent notre esprit d'une foule de connaissances indispensables, fortifient notre raison, élèvent notre pensée ; ces ouvrages enfin placés dans le domaine de l'éducation, si recherchés par toutes les classes de lecteurs et qui font le plus bel ornement des bibliothèques, nous paraissent surtout devoir être étudiés, approfondis par ceux qui se vouent à la brillante carrière des armes et veulent réfléchir avec fruit sur les règles de leur art. L'histoire est fertile en traits de courage, d'héroïsme ; elle redit les glorieux exploits des guerriers qu'elle présente à notre admiration. Impartiale et sévère, elle signale aussi leurs fautes, leurs erreurs, afin que les successeurs de ces grands hommes rivalisent de zèle et d'impatience pour imiter les uns, de prudence et de sagesse pour se préserver des autres. Là les officiers trouvent réunies des descriptions animées de siéges, de campagnes, de batailles, dont la renommée nous a transmis le souvenir, et dont le seul récit doit enflammer leur imagination. Là ils étudient avec profit les marches, les ruses de guerre, les savantes dispositions, les combi-

naisons vigoureuses, les résolutions hardies, les traits de grandeur d'ame, de générosité, de désintéressement, de fermeté, d'un César, d'un Alexandre, d'un Turenne, d'un Condé, d'un Charles XII, d'un Pierre-le-Grand, de tous les guerriers illustres des temps anciens et modernes, qui revivent pour eux dans ces pages éloquentes de l'histoire, et leur paraissent comme des modèles dont il leur faut essayer de suivre les illustres traces.

Depuis long-temps les suffrages unanimes de la postérité avaient désigné ceux de nos écrivains dont les ouvrages, portant l'empreinte du génie, devaient être rangés sous le titre glorieux de *Classiques de l'Histoire*, et que les siècles à venir jugeront comme ceux qui les virent naître. Comme nous ils admireront avec étonnement le grand Bossuet embrassant d'un coup d'œil dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, les révolutions du monde entier; comme nous ils proclameront l'auteur de la *Conjuration des Espagnols contre la République de Venise*, Saint-Réal, l'heureux rival de Saluste; ils placeront sur la même ligne, et peut-être à un degré plus élevé, Vertot, qui, après s'être formé par la

lecture de cet ouvrage si remarquable, se montra supérieur à son modèle dans ses *Révolutions de Suède* et *de Portugal*, et surtout dans ses *Révolutions romaines;* comme nous ils associeront à ces noms célèbres celui de Voltaire, qui, agrandissant le domaine de l'histoire, sut l'envisager en philosophe profond, sans jamais cesser de se montrer grand écrivain en traçant l'histoire des *Siècles de Louis XIV et de Louis XV*, et celle *de Charles XII* et *de Pierre-le-Grand;* ces deux illustres guerriers qui furent rivaux pendant leur vie, et que la postérité a réunis dans son admiration; Montesquieu enfin qui nous a laissé ses savantes *Considérations sur la Grandeur* et *la Décadence des Romains,* l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de sa plume, et dans lequel son génie eut à lutter contre plusieurs hommes supérieurs chez les anciens et chez les modernes.

C'est l'intérêt des militaires que nous avons eu particulièrement en vue en publiant cette collection des *Classiques de l'histoire.* Et nous avons cru ajouter encore à l'utilité de notre entreprise en donnant ces ouvrages sous le format in-32. L'impossibilité où se trouvent

MM. les officiers d'accroître leur bagage, en temps de paix comme pendant la guerre, du fardeau de volumes, dont la dimension leur rend surtout le transport difficile, les empêche peut-être de se livrer à l'étude de ces ouvrages, que ne peuvent cependant se dispenser de connaître, de méditer, ceux qui veulent, et c'est le but de la noble émulation de tous nos officiers, devenir les premiers dans leur art.

Ainsi, par la facilité que MM. les officiers auront d'emporter partout avec eux, un ou plusieurs volumes, ils n'ont plus à redouter les ennuis d'un long voyage ou ceux du corps-de-garde, et ils trouveront un nouveau charme dans leurs promenades, où la lecture fera naître des discussions profitables sur des points d'histoire ou de combinaisons militaires.

L'impression, en caractères Didot, confiée à M. Rignoux, réunit l'élégance à la correction; le papier, d'une beauté remarquable et semblable à celui de ce Prospectus, sort des fabriques de MM. Canson, frères, d'Annonay.

LES

# COMMENTAIRES DE CÉSAR,

ÉDITION DE WAILLY,

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE,

*Avec une Carte des Gaules*

PRÉSENTANT LES NOMS ANCIENS ET MODERNES.

2 Vol. in-32, papier vélin,

IMPRIMÉS PAR DIDOT, 5 f.; RELIÉS, 6 f.

---

L'antiquité ne nous a pas laissé de monumens historiques plus précieux que les Mémoires que Jules César écrivit pour servir de matériaux à l'histoire de ses brillans exploits. Est-il en effet un tableau plus intéressant que celui de ce grand capitaine racontant les victoires qu'il remporta, pendant douze ans, sur cent peuples divers? Avec quelle avidité le savant, l'homme d'état, et surtout le guerrier ne dévorent-ils pas les récits animés, énergiques, rapides de ces guerres contre les Gaulois, par qui Rome avait été presque étouffée dans son berceau, et menacée d'une destruction entière au moment où elle était parvenue au plus haut

point de sa grandeur et de sa puissance! Qui ne voit avec admiration le héros historien pénétrer dans des contrées inconnues, combattre, vaincre et soumettre des peuples dont jusque alors on n'avait pas même soupçonné l'existence; les légions romaines traverser deux fois le Rhin, et porter la guerre au centre de la Germanie! Combien la curiosité n'est-elle pas excitée et satisfaite, par des détails neufs, piquans, ingénieux sur cette foule de nations dont se composait l'immense empire romain, si différentes par leurs mœurs, leurs habitudes, la forme de leur gouvernement. Quel spectacle digne d'attirer notre attention que celui de ces peuples de la Gaule, luttant pendant neuf ans, avec un courage, une résignation qui étonnent, contre Rome victorieuse et souveraine au sein même de leur pays! enfin, la muse sévère de l'histoire a-t-elle jamais présenté aux hommes un tableau plus instructif, plus imposant que celui tracé par Jules César, dans la partie de ses mémoires qui concerne la guerre civile? Les *Commentaires* de ce grand homme doivent avoir pour nous un intérêt presque national. César, dans le récit de ses campagnes

des Gaules, ne nous instruit-il pas des mœurs, des coutumes de nos aïeux, de leur manière de faire la guerre, de leur amour pour l'indépendance, de la résistance opiniâtre qu'ils opposèrent aux Romains dans des batailles, et des siéges remarquables regardés aujourd'hui comme les entreprises de guerre les plus étonnantes; sans lui nous ignorerions une partie considérable de notre histoire.

C'est surtout par ceux qui suivent la carrière des armes, et auxquels la connaissance de l'histoire est indispensable, que ces commentaires doivent être lus et médités. Là, ils apprendront à connaître quel est l'esprit militaire. Sans doute on ne fait plus la guerre comme au temps de César; mais le grand art d'inspirer la confiance, de commander l'estime d'une masse d'hommes, de faire aimer aux soldats le joug de la discipline, d'embrasser d'un coup d'œil sévère et rapide toutes les chances d'une entreprise hardie; pour l'exécuter avec activité, de trouver des ressources dans toutes les positions : ce grand art n'a pas changé, et c'est ce qui constitue l'esprit de la science militaire. La lecture des *Commentaires de César* a, nous n'en doutons

pas, fait battre bien des cœurs d'une émulation généreuse; on leur doit peut-être un grand nombre de ces inspirations soudaines qui ont procuré à nos généraux des succès aussi honorables pour eux qu'utiles à leur patrie. Nous croyons donc, en publiant cet ouvrage sous le format in-32, avoir réalisé le désir d'un grand homme de guerre qui voulait que les *Commentaires de César* fussent tellement portatifs que chaque officier pût les avoir dans sa poche.

Pour rendre cette belle édition plus digne encore de l'attention du public, nous avons fait à la version de Wailly, que nous reproduisons, des changemens nombreux, des additions importantes depuis long-temps jugés indispensables à l'intelligence exacte du texte, et que les éditeurs précédens avaient toujours négligé d'opérer; nous avons cru aussi que les lecteurs nous sauraient gré de joindre à cette édition, et comme complément nécessaire de notre travail, une carte des Gaules, où sont indiqués les noms anciens et modernes.

# STRATAGÈMES MILITAIRES

ET

# RUSES DE GUERRE,

TIRÉS DES AUTEURS GRECS, LATINS, FRANÇAIS, ET ÉTRANGERS, TANT ANCIENS QUE MODERNES;

On y a joint des harangues et des discours mémorables, des mots heureux, des traits de bravoure, de grandeur d'ame, etc.

2 Vol. in-32, papier vélin,
IMPRIMÉS PAR DIDOT, 4 f.; RELIÉS, 5 f.

---

Quand on considère le nombre infini d'ouvrages de toute espèce qui ont été composés sur chacune des parties de l'art de la guerre, doit-il paraître étonnant que, chez la nation la plus militaire de l'Europe, il n'en existe aucun qui fasse connaître, avec quelque étendue, tous les moyens dont on peut se servir pour surprendre l'ennemi, pour l'attirer dans des embuscades, pour tourner contre lui les piéges qu'il aurait tendus, ainsi que toutes les manœuvres par lesquelles on peut

se procurer des succès à la guerre, soit en cachant à l'ennemi ce qui est, soit en lui faisant croire vraisemblable une chose qui n'est pas, etc., etc.; c'est-à-dire un *Recueil de stratagèmes et de ruses militaires, appuyés sur les faits.* Car on ne saurait donner ce titre à ce qui a été écrit jusqu'ici sur cette matière, et dont on a, toutefois, tiré parti pour la composition de celui-ci. On peut donc avancer, sans crainte d'être démenti, qu'on n'a encore, en ce genre, aucun ouvrage bien fait.

Cependant, l'art de la guerre, dit le célèbre commentateur de Polybe, est l'art de *ruser* et de tromper par principes et par méthodes. « Aussi, ajoute Folard, le général « qui sait rendre inutiles tous les desseins « de l'ennemi par la force de son esprit et « par l'artifice de ses mouvemens, est-il un « homme du premier ordre, et digne de la plus « grande confiance. » Les victoires, en effet, de la plupart des conquérans, d'un Attila, d'un Gengis-Kan, d'un Timurbec, ont été le résultat du nombre, tandis que celles d'Annibal, par exemple, furent le prix de la ruse et de la sagesse audacieuse de ce grand homme.

De là l'utilité bien sentie, et même l'indispensabilité des ouvrages qui traitent des stratagèmes ou ruses militaires; ouvrages, d'ailleurs, dont la lecture est aussi amusante qu'instructive et nécessaire, puisque, sous ce dernier rapport, ils enseignent à la fois, et à rendre inutiles, si on les emploie contre nous, et à les employer dans l'occasion, ces stratagèmes, ou moyens toujours nouveaux, parce qu'ils n'ont jamais manqué leurs effets, bien qu'on en ait fait usage un grand nombre de fois.

C'est pour commencer à remplir cette lacune vraiment étonnante et généralement aperçue dans notre littérature militaire, que nous donnons entrée à ce nouveau traité dans notre BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE DE L'OFFICIER. Nous épargnerons par là beaucoup de temps à ceux de nos lecteurs qui auraient besoin d'aller chercher dans une foule d'ouvrages didactiques et historiques ce que nous avons eu tant de peine à recueillir et à rassembler ici?

Nous espérons aussi qu'on nous saura gré des efforts que nous avons faits pour répandre la plus grande variété dans ce recueil, où l'on n'a, exprès, suivi aucune classification générale,

soit par ordre chronologique, ou par noms, ou par campagnes, soit même par ordre de matières ou de peuples. Loin aussi d'adopter une division hiérarchique, on a préféré de confondre les guerriers de tous les rangs. Ainsi, temps, lieux, actions, hommes, tout y est mêlé : de sorte que souvent, à côté du général, on verra figurer le grenadier, le chasseur, le tambour et le fusilier. Nous avons lieu de croire qu'on nous tiendra compte de cette association et communauté de gloire.

Seulement, pour faciliter les recherches, et pour donner une idée du contenu de notre travail, on a placé à la fin deux espèces de répertoires : l'un est une table alphabétique des personnes qui y figurent à un titre quelconque; l'autre est une indication sommaire de tous les objets qui y sont traités, avec renvois, pour les deux, à la série unique de numéros à laquelle tout est soumis.

On aurait tort de croire, cependant, que le désordre apparent qui résulte de cette liberté dans la disposition des articles soit sans quelque avantage : il produit des contrastes assez piquans et inattendus qui diversifient la lecture; on a même recherché quelques

curieuses oppositions, et l'espèce d'intérêt qu'elles réveillent nous a paru préférable à toute classification didactique.

# ORDONNANCES
## ET RÈGLEMENS
### FAISANT PARTIE DE LA BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE DE L'OFFICIER, in-32.

| | f. | c. |
|---|---|---|
| HIÉRARCHIE MILITAIRE, *ou* Recueil des Lois, Ordonnances, Règlemens et Décisions sur la progression de l'avancement et les nominations aux emplois dans l'armée. | 1 | 50 |
| *Idem*, reliée. | 2 | |
| ORDONNANCE du Roi, portant Règlement sur le service intérieur, la police et la discipline des troupes, du 13 mai 1818, *cavalerie* ou *infanterie*. | 2 | |
| *Idem*, reliée. | 2 | 50 |
| Instruction provisoire sur les Troupes en campagne, du 5 février 1823, *cavalerie* ou *infanterie*. | 2 | |
| *Idem*, reliée. | 2 | 50 |
| Ordonnance pour régler le service dans les places et dans les quartiers, *cavalerie* ou *infanterie*. | 2 | |
| *Idem*, reliée. | 2 | 50 |

Extrait de l'Ordonnance du Roi, portant règlement sur le traitement et les revues de l'armée de terre, et sur l'administration des Troupes, etc., du 19 mars, 1823, avec Tarifs sans Tableaux, suivie de l'Ordonnance du 3 novembre 1824, *cavalerie* ou *infanterie*. 2

*Idem*, relié (1). 2 50

Règlement sur les réparations, l'entretien et la conservation des armes portatives dans les Corps, du 30 mars 1822; suivi du Tarif, etc., *cavalerie* ou *infanterie*. 1 50

*Idem*, relié. 2

Règlement concernant l'exercice et les manœuvres de l'infanterie, du 1er août 1791, 3 vol. avec 40 planches. Les trois volumes dans un étui. 5

Relié en basane avec étui (2). 6

Attributions et devoirs de l'infanterie légère, par le colonel Schneider. 1 50

---

Traité du service de l'infanterie légère en campagne. Traduit de l'allemand, augmenté de notes, et suivi d'un Essai de nouvelles manœuvres à l'usage d'une compagnie de voltigeurs isolée, ou couvrant les mouvemens d'un bataillon dont elle fait partie. Dédié au Roi; par le capitaine de Forestier, orné de planches. 1 vol. in-12. 2 50

(1) Le même, avec tarif et tableaux in-8°. 8

(2) Le même, 1 vol. in-12, texte et pl. relié. 5

---

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n°. 8.

EXTRAIT DU CATALOGUE
D'ANSELIN ET POCHARD, LIBRAIRES,
*rue Dauphine, n° 9, à Paris.*

MM les Officiers auront la faculté de ne payer que par portion de 10 fr. par mois.

ANCILLON. Tableau des Révolutions du système politique de l'Europe, nouvelle et très belle édition, revue et corrigée par l'auteur, imprimée par Firmin Didot. Paris, 1823, 4 vol. in-8. 24 f.

Cet ouvrage, digne de la plus haute célébrité, serait aujourd'hui dans toutes les mains, si les temps où l'auteur publia la première édition (1803) n'eussent opposé de vives résistances à la propagation des principes de sage politique, de saine philosophie et de véritable liberté, qu'il a si habilement développés.

Le talent de l'auteur est remarquable par sa souplesse et son universalité. Savant jurisconsulte s'il traite de législation, son récit s'anime et se colore quand les arts et les sciences se rencontrent sur sa route. Ses descriptions riches et nombreuses impriment une physionomie aux peuples et aux contrées. Il excelle dans les portraits : rarement un souverain, un ministre, un homme d'état, échappe à la vivacité et à la fidélité de son pinceau; il les fait revivre aux yeux du lecteur, et orne sa mémoire d'une riche galerie où se représente sans effort une multitude de personnages célèbres. Examiné sous les rapports purement littéraires, la critique la plus sévère accordera à M. Ancillon le juste hommage qu'elle aime à rendre à un style élégant, correct, harmonieux, qui reproduit à la fois la pureté, la grâce et la concision des anciens historiens.

BEAURAIN. Histoire militaire de Flandre, depuis

1690 jusqu'en 1694 inclusivement (vulgairement appelé *Campagne de Luxembourg*). Paris, 1755; 5 part. rel. en 2 vol. in-fol. avec beaucoup de planches. 96 f.

BEAURAIN. Histoire de la campagne de M. le prince de Condé en Flandre, en 1674; le texte est de M. le chevalier d'Aguesseau. Paris, 1774; 1 vol. in-fol., 36 pl. 42 f.

BEAURAIN. Histoire des quatre dernières campagnes du maréchal de Turenne, en 1672, 1673, 1674, 1675; le texte est du général Grimoard. Paris, 1782; 2 vol. in-fol., 24 pl. 60 f.

Ces trois ouvrages de Beaurain sont recommandables tant par l'importance de leur objet, qui se lie à cette brillante époque de la gloire militaire des Français, que par l'instruction positive qui résulte des détails sur les marches, positions, opérations et affaires, et de la netteté et du nombre des cartes et plans topographiques dont ils sont remplis.

CATINAT (le maréchal de). Ses mémoires et sa correspondance, publiés d'après ses manuscrits autographes, conservés dans sa famille, par M. de Saint-Gervais. Paris, 1819; 3 gros vol. in-8°, ornés de cartes, vignettes, portraits, *fac-simile*, plans, tableaux, ordres de bataille. 25 f.

Le public a accueilli avec empressement et reconnaissance les Mémoires de l'homme célèbre dont toute la vie fut employée à la défense et à la gloire de la France. Ces Mémoires authentiques, conservés par sa famille, comprennent le laps de temps considérable qui s'est écoulé depuis son entrée au service jusqu'à sa mort. On y voit Catinat dans ses premiers grades,

puis en relation avec Victor Amédée, Vauban, Louvois; puis soumettant le Piémont, prenant Nice, Carmagnole, etc., etc. On le suit dans la guerre de 1692, en Italie, à la prise de Namur; on assiste aux campagnes de 1693 à 1697. L'intérêt est vivement excité par les faits curieux de la guerre de la Succession, de la disgrâce de Catinat, de son remplacement par Villeroy, et de sa retraite à Saint-Gratien, où il termina son honorable carrière. La modestie était une des qualités distinctives de son beau caractère; il la portait à un tel degré, que souvent, dans les relations des faits d'armes les plus brillans, il ne consignait pas même son nom. C'est ainsi qu'après avoir entendu la lecture, dans le cabinet du Roi, de la bataille de Staffarde, quelqu'un demanda si M. de Catinat était à cette affaire.

KOMARZEWSKI (lieutenant-général polonais). Coup d'œil rapide sur les causes réelles de la décadence de la Pologne. Paris; 1807; 1 vol. in-8. 3 f.

Komarzewski, ancien lieutenant-général des armées de la république polonaise, est compté parmi les historiens les plus estimés de son pays. Témoin lui-même et acteur des premiers mouvemens politiques qui ont agité sa patrie, il se montre partout très-modéré.

Pour faire mieux ressortir les causes de la ruine de la Pologne, il repasse succinctement en revue l'histoire de cet État, qui n'a été exactement écrite que dans les langues polonaise ou latine.

JOMINI. Histoire critique et militaire des guerres de la révolution; précédée d'une introduction présentant le Tableau succinct des mouvemens de la politique européenne, depuis Louis XIV jusqu'à la révolution, et celui des principaux événemens de cette révolution; 15 v. in-8., et 4 atlas. 171 f.

L'Ouvrage a paru dans l'ordre suivant; on

peut encore se le procurer par livraison séparée.

1re *Livraison.* Introduction et campagnes de 1792, 93, 94; 6 vol. et un atlas de 16 planches. 65 f.

2e *Livraison.* Campagnes de 1795, 96, 97, 98; 4 vol. in-8, et un atlas de 13 planches. 50 f.

3e *Livraison.* Campagne de 1799; 2 vol. in-8., et un atlas de 6 planches. 26 f.

4e *Livraison.* Campagnes de 1800, 1801, 1802, 1803; 3 v. in-8., et un atlas de 5 pl. 30 f.

*Nous continuerons à accorder à MM. les Officiers la faculté de payer cet Ouvrage à raison de 15 f. par mois.*

La révolution française est l'époque la plus remarquable de l'histoire de France, et peut-être de celle de l'Europe.

Il fallait donc un genre d'esprit profondément studieux et comparatif, comme est celui du général Jomini, pour ne point craindre d'embrasser la généralité des guerres de cette mémorable période, en les prenant surtout à leur point de départ.

Mais la tâche qu'il s'est imposée est bien digne de ses talens, puisque les simples essais déjà sortis de sa plume lui avaient assigné un rang distingué parmi les classiques de l'art militaire, avant que les fruits précoces de son génie eussent été mûris par l'expérience.

Appliqué toute sa vie à la poursuite de deux grandes pensées, le meilleur système politique et le meilleur système de guerre, on le trouve constamment à la recherche de cette double découverte. Il y marche sans écarts, et ne manquant jamais de faire jaillir de chaque action un axiome politique ou une maxime militaire. Il s'occupe essentiellement des choses et des faits. Il est didactique et élémentaire, sans cesser d'être bref et exact, rapide et profond.

On trouve dans ses récits, dans ses observations et dans ses aperçus, l'application continuelle des

principes de son *Traité des grandes Opérations militaires.*

Enfin nos campagnes, nos triomphes, nos revers, les causes des événemens, le détail et l'ensemble des opérations, tout est décrit avec une sagacité, avec un ordre, qui ne laissent rien à désirer.

L'auteur a, de plus, su donner à son ouvrage, qui remplit, du reste, toutes les lacunes, un caractère d'universalité, propre à le répandre dans tous les pays et à le placer dans toutes les mains.

Le premier volume surtout est rempli par une introduction, formant comme le portique de son grand ouvrage, et dans laquelle il examine d'abord les intérêts des puissances méridionales et maritimes. Il traite ensuite des affaires du Nord, jette un coup d'œil rapide sur les causes principales de la révolution; puis il se livre à des aperçus entièrement neufs et hardis sur l'état des armées européennes à la même époque. Cette dernière partie intéresse spécialement les militaires: l'auteur est là sur son terrain, et il a profité de l'avantage de sa position pour émettre librement ses opinions, relativement à divers points d'organisation militaire.

JOMINI. Traité des grandes Opérations militaires. contenant l'Histoire critique et militaire des guerres de Frédéric II, comparées au système moderne, avec un recueil des principes les plus importans de l'art de la guerre, 3e édit. 3 vol. in-8., avec atlas militaire, composé de 26 planches topographiques, et d'un cahier de légendes. 40 f.

Depuis Elien jusqu'à Bulow, les Anciens et les Modernes ont beaucoup écrit sur l'art de la guerre; la tactique surtout a été l'objet d'une foule d'ouvrages très-estimés; mais, il faut l'avouer, c'est de nos jours seulement que la stratégie a pris naissance.

Instruit à l'école de la victoire, et à l'aide des faits extraordinaires dont il a été le témoin, le général Jomini a tout à la fois posé les bases du système stra-

tégique, et mis les véritables principes de la science des marches à la portée de tout le monde, dans l'ouvrage dont nous offrons ici la 3e édition.

C'est, en un mot, l'exposition complète du système de guerre moderne, qui a acquis dans toute l'Europe une juste célébrité, parce que les résultats comparés de la guerre de sept ans et des guerres de la révolution y sont, pour la première fois, réduits en corps de doctrine.

Les principes incontestables et réduits à leur plus simple expression, que présentent ces trois volumes, suffisent donc pour dissiper toutes les erreurs, et résoudre tant de problèmes jusque-là inconnus ou regardés comme insolubles dans les ouvrages qui les ont précédés.

Avec eux, on pourra aisément suivre, concevoir et juger les grandes opérations d'une campagne; parce que chaque marche, chaque ligne d'opération, chaque mouvement stratégique, enfin, le mécanisme des batailles et même l'ensemble d'une guerre entière, tout y est soumis à des principes généraux et fixes, ainsi qu'à une critique juste et sévère, mêlée de profondes réflexions.

Le Mière de Corvly. Des partisans et des Corps irréguliers, *ou* Manière d'employer avec avantage les troupes légères. Paris, 1823; 1 vol. in-8. 6 f.

Wimpfen. Le militaire expérimenté, *ou* Instructions de ce général à ses fils et à tout jeune homme destiné au métier des armes. Paris, an VII; 1 vol. in-12. 1 f. 50 c.

Bellaire. Précis des opérations générales de la division française du Levant, chargée pendant les années V, VI et VII, de la défense des îles et possessions ex-vénitiennes de la mer Ionienne formant aujourd'hui la république

des sept-Iles. Cet ouvrage contient des observations politiques, topographiques et militaires sur les îles Ioniennes, sur Ali, pacha de Janina, et sur la Basse-Albanie ; il est orné d'une carte géographique de l'île de Corfou et du territoire de Butrinto. Paris, 1805 ; 1 vol. in-8. 5 f.

Plein de détails et d'observations topographiques, descriptifs, statistiques, administratifs, politiques, militaires et même maritimes, cet ouvrage est aussi remarquable par le sujet que par la manière dont il est traité (autrement par le fonds que par la forme).

Il retrace, en effet, les travaux, les exploits et les malheurs d'une division généralement peu connue, sur un théâtre tout nouveau, et qui ont duré près de deux ans.

L'auteur est toujours bien informé, soit comme témoin, ou comme acteur, dans la plus grande partie des opérations qu'il décrit.

Cet ouvrage renferme une foule d'autres événemens que l'on ne peut lire sans une émotion profonde, ou sans la plus vive indignation.

Boutourlin (aide de camp de l'empereur de Russie). Histoire de la campagne de Russie, en 1812; 2 v. in-8, avec un atlas de 13 pl. 25 f.

Bulow. Histoire de la campagne de 1800, en Allemagne et en Italie, suivie du Précis de la même campagne dans la Souabe, la Bavière et l'Autriche, rédigée sur les lieux par un officier de l'état-major de l'armée impériale, traduite de l'allemand, et précédée d'une introduction critique ; par Ch. L. Sevelinges ; 1 vol in-8. 3 f.

L'auteur allemand, en traitant son sujet tant en historien qu'en militaire habile, décrit les opérations de cette mémorable campagne, d'abord en Italie, où les

Autrichiens prirent l'offensive ; puis en Allemagne, où les Français attaquèrent les premiers. Il revient ensuite en Piémont et en Lombardie, pour donner une relation détaillée de l'immortelle bataille de Marengo. Il termine par décrire, avec la même méthode, la campagne d'hiver, dont les résultats furent si prompts et si étonnans.

CHARLES (le prince). Principes de la Stratégie, développés par la relation de la campagne de 1796 en Allemagne ; ouvrage traduit de l'allemand, par le général Jomini, et accompagné de notes critiques de ce général. Paris, 1818 ; 2 vol in-8. avec atlas militaire. 36 f.

DAVID. Histoire chronologique des opérations de l'armée du Nord et de celle de Sambre-et-Meuse, depuis la mois de germinal an II, jusqu'au même mois de l'an III, tirée des livres d'ordres de ces deux armées ; 1 v. in-8. 2 f. 50 c.

Les marches, manœuvres et combats de cette campagne sont naïvement rapportés dans cet ouvrage, qui n'est pas précisément militaire, mais qui servira avantageusement de mémorial à ceux qui voudront en étudier ou en écrire l'histoire.

DEDON aîné (général de division). Précis historiques des campagnes de l'an IV et de l'an V, contenant le récit de toutes les opérations de cette armée, commandée par le général Moreau, etc. Paris ; 1 v. in-8., une carte. 4 f. 50 c.

FRISSARD (ingénieur). Résumé des événements les plus remarquables de l'Histoire de France, de 1788 à 1818 ; précédé d'un Coup d'œil sur l'origine des impôts, la création des rentes sur l'État, et sur la fondation du crédit public ; accompagné de 3 Tableaux graphiques représentant, pour chaque jour, la valeur des papiers-

monnaies établis pendant la révolution, et du tiers consolidé, depuis son établissement jusqu'au 1er janvier 1818. Paris, 1824. 9 f.

HÉNIN. Journal historique des opérations militaires du siége de Peschiera et de l'attaque des retranchemens de Sermione, commandée par le général Chasseloup; accompagné de cartes et de plans, et suivi d'une note sur la maison de campagne de Catulle. Paris, an IX; 1 vol. in-8., 3 cart. 4 f.

KOCH (chef de bataillon d'état-major). Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1814; 3 vol. in-8., avec un atlas contenant 4 planches gravées avec soin, et 26 tableaux, représentant la situation par bataillons et escadrons des diverses corps d'armées français et alliés, aux époques les plus importantes de la campagne. 21 f.

Il n'y a plus rien à dire, et encore moins ici sur ces Mémoires, consacrés à retracer les événemens de cette mémorable campagne de 1814, qui, ayant tant influé sur le sort de la France et de l'Europe, est déjà depuis long-temps un sujet de profondes méditations pour le militaire, l'homme d'état et le philosophe.

Il est, en effet, généralement connu que c'est avec des sentimens éminemment français que l'auteur décrit, dans cet ouvrage méthodique, les faits d'armes particuliers, et de la plupart desquels il a été témoin oculaire, ainsi que les scènes politiques qui ont une connexion avec les grandes opérations des armées.

MARCILLAC (le marquis de). Histoire de la guerre entre la France et l'Espagne, pendant les années 1793, 1794 et partie de 1795. Paris, 1808; 1 vol. in-8. 6 f.

L'auteur, qui a été employé à l'état-major du gé-

néral don Ventura-Caro, donne ici l'historique des trois campagnes de 1793, 94 et 95.

1° En Guipuscoa, Navarre et Biscaye;

2° En Roussillon et Catalogne : en décrivant avec le plus grand détail toutes les positions, marches et opérations des armées respectives.

Chaque campagne est terminée par un résumé, et même par un jugement que l'auteur porte indistinctement sur les belles manœuvres, comme sur les fautes des généraux des deux partis.

MIOT. Mémoires pour servir à l'histoire des Expéditions en Égypte et en Syrie; 2e édit. revue, corrigée et augmentée, 1814; 1 v. in-8. 5 f.

On peut assurer que cette deuxième édition est un deuxième ouvrage, qui fait clairement connaître les causes de l'expédition et en présente franchement les résultats fâcheux.

RITCHIE. Mémoires politiques et militaires sur les principaux événemens arrivés dans la conclusion du traité de Campo-Formio, jusqu'à celle du traité d'Amiens; contenant les relations des campagnes de l'an VII, de l'an VIII et de l'an IX, en Allemagne, en Italie, en Suisse, en Hollande, en Égypte, en Syrie, et dans l'Inde; l'histoire de la Confédération du Nord, et le Précis des négociations qui ont eu lieu entre les diverses puissances belligérantes; et traduit de l'anglais, par Henri. Paris, 1804; 2 vol. in-8. 10 f.

Dans le court espace de temps qui se trouve renfermé dans ces Mémoires, la France vit, pour la seconde fois, la plus grande partie de l'Europe liguée contre elle; et, après avoir, pour ainsi dire, touché

au moment de sa dissolution, elle parvint à triompher de tous ses ennemis.

Tels sont les grands objets qui sont retracés dans ces mémoires, dont les diverses parties, au nombre de trois, sont fort habilement disposées.

Indépendamment des nombreuses pièces justificatives qui se trouvent à la fin des volumes, le traducteur a ajouté au texte un grand nombre de notes qui montrent avec quel soin il l'a conféré avec les rapports les plus authentiques et les plus exacts.

SÉRUZIER (baron, colonel d'artillerie légère). Mémoires militaires, rédigés par son ami M. *Le Mière de Corvey;* 1 vol. in-8. 5 f.

Ces mémoires ont tout l'attrait d'un roman; quiconque ne veut lire que pour son amusement, le rencontre au milieu des grandes leçons militaires dont ce livre est rempli.

THIÉBAULT. Relation de l'Expédition du Portugal, faite en 1807 et 1808, par le premier corps, devenu armée de Portugal, avec une carte du Portugal, un plan de la bataille de Wimeiro et du combat de Rorissa. Paris, 1817; 1 vol. in-8. 6 f.

Cette relation, accompagnée de notes, et suivie de pièces justificatives, forme deux parties, dont la première a six chapitres, et la deuxième cinq.

Acteur ou témoin, placé pour tout savoir et pour tout verifier, l'auteur a décrit, sur les lieux, et à mesure que les événemens se succédaient, cette campagne, qui a un *caractère particulier*, en ce sens que l'armée n'y a pas combattu, mais qui est cependant une des plus méritoires et des plus audacieuses, et par conséquent une des plus honorables de la guerre eu égard aux longues fatigues, souffrances, privations, et aux obstacles et dangers de toute nature

qui accompagnèrent la marche de nos troupes sur Lisbonne, en 1807.

GUIBERT. OEuvres diverses. Paris, 1803; 1 v. in-8. 6 f.

Ce volume contient une histoire de la constitution militaire de France. — Tableau de la décadence de l'empire romain en occident; invasion des Gaules; commencement de la monarchie française. — Mémoire adressé au public et à l'armée, sur les opérations du conseil de la guerre (publiée en 1789), et supplément audit Mémoire. — Éloge de Frédéric II, roi de Prusse. — Invitation à la nation française sur l'année séculaire de la mort de Turenne.

COURS de mathématiques à l'usage des élèves des Écoles militaires; 1 fort volume in-8. 7 f. 50 c.

C'est un précis gradué des leçons données pendant cinq années par les professeurs de l'établissement.

Après l'arithmétique et l'algèbre, traitées avec tous les détails qu'exige le but spécial de cet ouvrage, on arrive à la géométrie, qui est divisée en six livres, subdivisés chacun en plusieurs chapitres.

Le 1er livre de cette partie du cours présente l'exposition, la théorie et l'application des principes fondamentaux, lignes, surfaces, problèmes et solutions graphiques, tant pour le terrain que pour le cabinet.

Dans le 2e, on expose les propriétés des plans, des corps ronds, etc.; ce qui amène plusieurs considérations sur la mesure des ouvrages de fortification.

La géométrie descriptive est l'objet du 3e livre.

Le 4e contient tout ce qui a rapport au nivellement.

Le 5e, après avoir traité de la trigonométrie et du levé des plans, donne le précis des différentes méthodes graphiques employées pour copier ou réduire les cartes topographiques.

Le 6e et dernier livre renferme des notions suffisantes sur l'application de l'algèbre à la géométrie.

Vient ensuite la dernière partie du cours, qui est la mécanique, en trois sections, — statique, dynamique et hydrostatique.

Enfin, l'ouvrage est terminé par une table des définitions et des principes, rédigée à la manière de celle de Bezout; espèce de programme, à l'aide duquel les élèves peuvent faire le résumé des leçons de leurs professeurs, et juger par eux-mêmes de l'état actuel de leurs connaissances.

BOHAN. Principes pour monter et dresser les chevaux de guerre, formant le 3e volume de M. le baron de Bohan, intitulé *Examen critique du Militaire français;* suivi des passages extraits des tomes 1 et 2 qui ont paru les plus dignes d'être conservés. Paris, 1821; 1 vol. in-8; 6 planches. 6 f.

La réputation bien établie et bien méritée de cet ouvrage nous dispense de tout éloge; on sait qu'il n'en existe pas de plus précis et de mieux raisonné.

CORDIER. Traité raisonné d'équitation en harmonie avec l'ordonnance de cavalerie; mis en pratique à l'école royale de cavalerie de Versailles, aujourd'hui à Saumur. Paris, 1824; 1 vol. in-8., avec planches. 6 f.

Cet ouvrage n'est ni une compilation ni un ensemble de principes pris çà et là, et souvent incohérens; il est le fruit de trente ans d'expérience et d'observations. L'auteur, par un goût tout naturel, a toujours dirigé ses études vers l'art de l'équitation, dont il pose et démontre aujourd'hui les principes. Sa méthode est claire, simple, et surtout exempte de charlatanisme. La place de Directeur du manége académique qu'il occupe, prouve la confiance qu'inspirent ses talens.

LAFOSSE. Manuel d'hippiatrique; 5e édit. augmentée; 1824, 1 vol. in-12. 3 f. 50 c.

YMBERT. Éloquence militaire, *ou* l'Art d'émouvoir le soldat, d'après les plus illustres exemples tirés des armées des différens peuples, et principalement d'après les proclamations, harangues, discours, et paroles mémorables des généraux et officiers français. Paris, 1818; 2 vol. in-8. 10 f.

L'introduction offre l'histoire de l'éloquence militaire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

L'auteur de cet ouvrage, qui a lui-même traité avec éloquence les diverses passions auxquelles les cœurs français sont accessibles, et les émotions secrètes dont il sont le plus susceptibles, a pris pour base de son travail cette considération importante, que le langage de l'orateur militaire doit varier suivant les diverses positions où il se trouve : aussi le suit-il dans les différentes circonstances de la guerre, avant, pendant et après l'action : après une défaite, comme après la victoire; etc.

Dans le premier volume on trouve encore sur le moral des soldats, leurs caractères, leurs mœurs et leurs affections, des considérations et des aperçus dont la connaissance doit donner une force nouvelle à la puissance du commandement, et qui peuvent servir de ressorts plus ou moins utiles pour agir sur l'esprit des troupes.

Le deuxième volume contient un choix de discours empruntés aux militaires de tous les temps et de toutes les nations.

D'où il faut conclure, que tout l'ouvrage compose une sorte de rhétorique guerrière en principes et en exemples, qui doit être le complément des études militaires.

PUIBUSQUE. Lettres sur la guerre de Russie en 1812, sur la ville de Saint-Pétersbourg, les mœurs, les usages des habitans de la Russie et de la Pologne; 2e édit., revue. Paris, 1817; 1 vol. in-8. 4 f. 50 c.

La plupart de ces lettres peuvent être considérées comme autant de procès verbaux, rédigés sur les lieux et jour par jour. — Elles ont été écrites par un commissaire des guerres, qui, pendant cette guerre, étant tombé entre les mains des cosaques, s'est trouvé à portée d'exercer ses remarques sur un théâtre plus étendu, et s'est procuré des renseignemens qu'il n'aurait pas pu obtenir dans une autre position. — Les rapports qu'il a eus avec les vainqueurs à Saint-Pétersbourg, et surtout avec le général Kutusoff, ont donné à ses observations plus de vérité et d'intérêt.

Aussi cet ouvrage porte-t-il à la connaissance du lecteur des circonstances et des causes premières qui étaient encore ignorées, quoique l'ensemble des résultats fût bien connu.

LYALL. Notice sur l'Organisation, l'Administration et l'état présent des Colonies militaires de la Russie; traduite de l'anglais, et suivie d'Observations par Ferry. 1 vol. in 8, 1825. 2 f. 50 c.

LAPIE (officier supérieur au corps royal des ingénieurs etc.). Atlas classique et universel de géographie ancienne et moderne, dressé pour l'instruction de la jeunesse, et servant à l'intelligence, tant de l'histoire que des voyages dans les différentes parties du monde; contenant 42 planches. *Troisième édition*, presque entièrement gravée sur de nouveaux dessins, enrichie des découvertes faites, et des connaissances acquises jusqu'à ce jour, et aug-

mentée de plusieurs cartes. Papier colombier superfin, colorié. 36 f.

— Le même, papier vélin, colorié en plein. 50 f.

Afin de rendre cette *troisième édition* tout-à-fait digne de l'accueil qui a été fait aux deux précédentes, M. Lapie a redessiné presque toutes les cartes, et il en a ajouté trois nouvelles, savoir : une carte de la Germanie, une de la Palestine, et une de France comparative pour 1789 à 1813. De sorte que cet Atlas peut être considéré comme entièrement refait sur les meilleurs matériaux, dont l'auteur est, comme on sait, abondamment pourvu.

Il est inutile de faire remarquer que toutes les cartes ont été assujéties aux observations astronomiques les plus accréditées.

Dupain de Montesson. Vocabulaire de guerre, *ou* Recueil des principaux termes de guerre, de marine, d'artillerie, de fortification, etc. Paris, 1783; 2 vol. in-12. 6 f.

Roux-Fazillac. Histoire de la guerre d'Allemagne pendant les années 1756 et suivantes, entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés, traduite en partie de l'anglais de Lloyd, et en partie rédigée sur la correspondance originale de plusieurs officiers français, et principalement sur celle de M. Montazet, lieutenant-général, employé par la cour de France dans l'armée de l'impératrice. Paris, 1803; 2 v. in-8, avec cart. 10 f.

---

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

Digitized by Google

r
f.
f.
i-
,
en
r-
n-
nt
l-
t,

ar-
es

re,
re,
tc.
f.
le-
es,
Al-
de
sur
ffi-
de
oyé
m-
of.

Digitized by Google

BIBLIOTECA

Digitized by Google